Le journal d'un mobile de Seine-et-Marne à la défense de Paris, 1870-1871 (compagnie du canton de Crécy) – Auteur : Grenier, Alphonse (mis en ordre par son frère Jules) – Editeur : Meaux – A. Le Blondel, libraire-éditeur – Imp. : Cochet - 1874 – Contributeur, Grenier Jules (1817-1883). Editeur scientifique – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – saisie 2024

LE
JOURNAL D'UN MOBILE
DE SEINE-ET-MARNE
A LA DÉFENSE DE PARIS
1870-1871
(COMPAGNIE DU CANTON DE CRÉCY)

PAR

ALPHONSE GRENIER

TAMBOUR DE LA 2ᵉ COMPAGNIE, 2ᵉ BATAILLON

MIS EN ORDRE PAR SON FRÈRE

JULES GRENIER

QUELQUES MOTS AU LECTEUR

Depuis longtemps déjà je priais mon frère de m'accorder le droit de publier les notes recueillies par lui lors de sa campagne de garde mobile au siège de Paris. Il s'y était constamment refusé jusqu'ici, sous prétexte que ces notes n'étaient ni assez bien rédigées ni assez intéressantes. J'étais convaincu du contraire, et je finis par le faire accéder à mon désir.

Je viens de mettre ces souvenirs au net, et je suis persuadé en les livrant à la publicité que chacun y trouvera des détails aussi curieux qu'intéressants sur la vie de nos Moblots en campagne. J'ai, dans ce récit, conservé autant que possible le style original, et, avant de laisser la parole au héros de ces aventures, je solliciterai l'indulgence du public pour l'auteur, plus apte à tracer un sillon qu'à développer sa pensée dans d'élégantes périphrases, mais qui aura du moins pour mérite incontestable la sincérité.

JULES GRENIER.

Villiers-sur-Morin, janvier 1874.

AUX MOBILES DE SEINE-ET-MARNE

Je n'ai certes pas intention, en écrivant ces lignes, d'entreprendre le récit d'événements mémorables, que d'autres, plus autorisés et mieux placés que je ne l'étais pour observer, ont essayé déjà de mettre à jour. Mon but est plus modeste. Je veux tout bonnement rassembler quelques notes éparses, écrites sans prétention et au courant de la plume ou, plus exactement, du crayon ; souvenirs particuliers

recueillis au jour le jour, et retraçant, aussi fidèlement que possible, les événements auxquels il m'a été donné d'assister, comme acteur ou témoin.

C'est donc le simple récit de mes impressions personnelles plutôt qu'une histoire proprement dite, que je vais essayer de faire Brochures sur les campagnes de France 1870-1876 ; mais avec le principe de fraternelle solidarité qui unissait, et qui unit encore, tous les mobiles de notre département, mettre en cause un seul des leurs, n'est-ce pas intéresser le corps tout entier ? C'est pour cette unique raison que je me suis décidé à publier ce petit *mémorandum*.

Et, en effet, qu'il est doux, n'est-ce pas, après avoir combattu ensemble, après avoir souffert les mêmes peines, vécu des mêmes espérances pendant ces longs mois d'un siège sans exemple, de pouvoir se raconter aujourd'hui les divers épisodes de cette vie accidentée ? De se dire, en parcourant ces pages : J'étais là ! je l'ai vu !...

Moblots de Seine-et-Marne, c'est à vous que je m'adresse ; à vous, mes dignes compagnons d'armes, que je dédie ces émouvants souvenirs de nos terribles jours d'épreuves. Puissiez-vous, en leur faisant bon accueil, prouver ainsi que j'ai eu raison de ne pas les laisser dans l'oubli.

ALPHONSE GRENIER,

Ex-tambour de Garde-Mobile au régiment de Seine - et - Marne, 2e bataillon, 2e compagnie.

JOURNAL D'UN MOBILE DE SEINE-ET-MARNE A LA DÉFENSE DE PARIS

1870

15 juillet. — Déclaration de guerre à la Prusse.

18 juillet. — La garde nationale mobile est appelée à l'activité. On songe alors à l'organiser dans notre département. Mais une telle organisation, avec tous ses détails si multiples et si divers, ne peut naturellement se faire en un jour, et pour arriver à de bons résultats avec toute la célérité désirable, il faudrait y avoir été préparé de longue date. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, rien n'a été fait à l'avance, et ce n'est que vers la fin du mois qu'on apprend chez nous que les hommes de bonne volonté, désirant devancer l'appel, peuvent se rendre à la caserne de Meaux où le cadre des sous-officiers et caporaux va être constitué.
Notre petite commune de Villiers-sur-Morin fournit, à elle seule, le chiffre respectable de 21 gardes mobiles, mais pas un de ces 21 jeunes gens ne se décide (par pure modestie sans doute) à briguer l'honneur des galons ; tous préfèrent attendre la convocation définitive. Pour ma part, marié tout récemment et à la tête d'une assez forte exploitation agricole, les douloureuses appréhensions de ce qui allait se passer chez moi pendant mon absence, ne laissaient pas que de me causer une certaine inquiétude peu faite, il faut l'avouer, pour m'engager à devancer l'appel.

21 août. — Ce jour est un dimanche. Ordre formel nous est donné d'être rendus à Meaux, au plus tard dans la soirée. On boucle à la hâte le paquet contenant les deux chemises et la paire de souliers dont il est recommandé de nous munir, et l'on s'apprête à rejoindre les camarades au rendez-vous convenu.
Plusieurs d'entre nous étaient mariés. Rappellerai-je ici leur pénible émotion à ce moment solennel d'un départ, peut-être sans retour ? Inutile, n'est-ce pas, car les larmes de la mère et de l'épouse, l'air résigné mais ferme du père, faisant une dernière recommandation, donnant un dernier conseil à cet enfant appelé à combattre pour la défense de tous, et d'un autre côté les courageux efforts de celui-ci, feignant l'insouciance, afin d'adoucir l'amertume de cette cruelle séparation. Tout cela est encore si récent, et nous a tellement frappé l'esprit qu'on peut le dire hardiment, de tels souvenirs ne s'effacent jamais ! Oui, je le confesse humblement, j'étais vivement ému en les quittant, ces personnes si chères. Mais bientôt la joie bruyante et un peu forcée de mes futurs compagnons d'armes, essayant de se distraire eux-mêmes à force de chants patriotiques, vint heureusement faire diversion à mes tristes pensées. Enfin, vers midi, et après un dernier adieu, on se met en route, escortés par les parents et amis désireux de faire encore un pas de conduite à ceux qu'il faut cependant quitter.

Aussitôt arrivés à Meaux, nous nous rendons à la caserne où nous sommes reçus par le capitaine **LOUVRIER de LAJOLAIS,** désigné pour commander la compagnie cantonale du canton de Crécy, dont nous faisons partie.

Sont incorporés pour Villiers seulement :
L. ABIT. — H. ABIT. — T. BABERON. — E. et J. BERTEAUX. — A. BLAISE. — M. BLOT. — L. DREVAULT. — A. GRENIER. — T. et L. GIBERT. — A. JANOT. — J.-L. LEROUX. — O. et A. MARLIN. — F. MOREL. — A. PICARD. — P. RAOULT. — F. ROUSSEAU. — F. TRUCHET.

20 en tout. Le vingt et unième est un aide-major, **P. HENNE**, actuellement à l'école de Strasbourg. Il est quatre heures du soir ; on nous délivre, à **O. MARLIN** et à moi, un billet de logement pour la rue du Faubourg-Saint-Nicolas. La nuit est assez bonne.

22 août. — A 9 heures du matin, appel à la caserne et formation du bataillon.

Le commandant est M. **TESTARD**, ancien officier de cavalerie, résidant à Meaux.

La compagnie de Crécy prend le n° 2 et elle est ainsi composée :
Capitaine, **LOUVRIER de LAJOLAIS** (de Saint-Germain-les-Couilly).
Lieutenant, **PINARD** (ancien officier de chasseurs à pied, étranger au département).
Sous-lieutenant, **RENAUD de MOUSTIER** (de La Chapelle-sur-Crécy).
Sergent-major, **VIOLET** (de Paris).
Sergent-fourrier, **MONGROLLE** (de Crécy-en-Brie).
1er sergent, **LECOQ** (de La Chapelle-sur-Crécy).
2e sergent, **LECONTE** (de Saint-Martin-lès-Voulangis).
3e sergent, **BERGER** (de Crécy-en-Brie).
4e sergent, **LATIZEAU** (de Vaucourtois).
Caporal, 1re escouade, **HAPPERT** (de Montry).
- 2e escouade, **CHARPENTIER** (de Trilport).

- 3e escouade, **MARTIN** (de Quincy-Ségy).
- 4e escouade, **BUVRON** (de Vaucourtois).
- 5e escouade, **LEGENDRE** (de Quincy-Ségy).
- 6e escouade, **NANTIER** (de Saint-Germain-les-Couilly).
- 7e escouade, **ROBERT** (de Quincy-Ségy).
- 8e escouade, **VAUDESCAL** (de Coulommes).

A 10 heures la soupe ; mais quelle soupe, hélas ! Figurez vous dans un plat vert, ou plutôt sorte d'écuelle, trois ou quatre tranches de pain flottant sur l'eau, et tout ensemble un morceau de viande et quelques feuilles de chou. Voilà ce qu'on appelle pompeusement la soupe. Il faut faire queue et attendre son tour pour la distribution où nous recevons également une boule de pain de trois livres, pour deux jours. Le soir nous couchons au quartier, et, ma foi ! le lit des soldats ne nous semble pas mauvais.

23 août et jours suivants. — Manœuvres et exercices du fusil deux fois par jour ; promenade et marches militaires dans la ville pour nous aguerrir. On nous délivre un commencement d'habillement, képi et blouse bleue ornée d'une petite croix rouge sur la manche. Je ne sais quel est l'inventeur de ce drolatique insigne, mais, ce qui est incontestable, c'est qu'il n'est guère en faveur auprès de nous ; beaucoup l'enlèvent, prétendant être ainsi, comme les moutons, marqués pour la boucherie. En tout cas, il eut été bien plus simple, à mon avis, de placer un galon au collet ou sur l'épaule plutôt que de nous faire porter au bras cette ridicule croix rouge.

28 août. — Le service des grand'gardes commence et un immense cordon d'éclaireurs est formé à l'entour de Meaux. Le capitaine de la compagnie de Crécy obtient du commandant la permission d'occuper son canton, et un fort détachement de notre compagnie vient camper à Quincy ; je fais partie de ce détachement et nous sommes logés dans les granges. On organise des patrouilles de jour et de nuit parcourant toutes les communes environnantes.

4 septembre. — La déchéance de l'empereur et la proclamation de la République sont annoncées. On nous fait rejoindre le bataillon au plus vite, afin d'être prêts à tout événement. Nous pensions être immédiatement appelés à Paris, mais le soir arrive sans que l'on ait reçu un ordre de ce genre.

6 septembre. — *Matin***.** — Pas de manœuvres à cause de la pluie qui tombe à torrents. On nous délivre de petits sacs de toile, des cravates et ceintures. Je faisais depuis quelques temps le service de tambour, mais comme il n'y a plus de caisse disponible on me donne un fusil en attendant qu'on en délivre de nouvelles.

Midi. — Nous assistons au défilé des gardes mobiles de la Marne, se rendant à Paris.

7 septembre. — Le quartier est consigné. On manœuvre au fusil, mais les exercices ne se font plus guère que pour la forme tant on y apporte peu d'attention. Des rassemblements se forment dans la cour, et principalement de la 5e et de la 7e compagnie, s'élèvent les cris de : Vive la République ! À Paris ! à Paris !... Les esprits sont surexcités au plus haut point et l'on ne complote rien moins que de sortir en masse de la caserne. Heureusement, vers midi, le commandant arrive et lève la consigne ; en un clin d'oeil tout le monde est dehors, et nous allons voir sauter les ponts de Trilport et Cornillon. Un pavé de ce dernier, lancé à une immense hauteur, s'en va retomber sur le quartier, coupe un chevron du grenier où nous couchons et arrive comme une bombe juste entre deux lits ! Grande panique parmi les gardiens de la salle. Rentré à trois heures je suis désigné pour l'escorte

d'un convoi de poudre venant de La Fère et arrêté à Nanteuil, d'où nous devons le prendre pour le conduire à Lagny. Arrivés à Nanteuil vers six heures du soir, par une pluie battante, il nous est tout d'abord impossible de trouver un seul cheval pour atteler aux fourgons, et ce n'est (cruelle nécessité de la guerre) qu'à l'aide d'une réquisition à main armée qu'il est possible de s'en procurer. Nous partons enfin à onze heures, et après avoir voyagé le reste de la nuit nous arrivons à Lagny à cinq heures du matin. Nuit blanche entière, premier agrément du métier. Conduits à la maison des Frères, désignée pour laisser prendre quelques moments de repos au détachement, on nous y sert à déjeuner, l'ordinaire de la pension. Réception des plus cordiales. Vers midi, le supérieur nous fait servir un deuxième repas avec une demi-bouteille de vin par homme, vins de dessert, etc. Nous reprenons enfin le chemin de Meaux à une heure après midi, et nous arrivons sans encombre.

9 septembre. — Nous restons encore à Meaux, mais dans une incertitude des plus complètes ; le service des éclaireurs n'en continue pas moins activement et une de nos patrouilles revenant de Crécy où elle avait été prévenue de la marche rapide des Allemands, en informe au plus vite l'autorité militaire qui se décide enfin à nous faire partir de la ville.

10 septembre. — Sortis de Meaux à 6 heures du soir, nous nous dirigeons vers Quincy ; on y laisse en passant un petit détachement pour arrière-garde et nous arrivons à Couilly ou l'on fait halte pour la nuit. Une écurie d'auberge nous est désignée, et, chose presqu'incroyable, on ne nous donne pas même une botte de paille ; il faut s'étendre sur le sol tout humide encore de fumier !... On s'empresse, ordinairement, de faire bonne litière à un cheval arrivant au gîte, et des soldats prêts à verser leur sang pour la défense du pays sont couchés sur la terre nue ! Je n'ignore pas que le village est presque désert, mais je doute fort qu'il soit impossible d'y trouver quelques brins de paille pour nos membres fatigués. Il fait assez froid pour la saison, et la blouse de toile, fut-elle à croix rouge, est bien mince pour nous garantir des rigueurs du temps. A une heure du matin, nous partons en patrouille dans les communes de Montry, Esbly et Condé, et à quatre heures nous sommes de retour. Un instant j'ai l'idée, étant si près de chez nous, d'y aller prendre quelqu'argent et dire un dernier adieu à ceux qui me sont chers ; mais **Anatole BLAISE**, à qui je fais part de mon intention, m'en dissuade en me faisant observer que d'un moment à l'autre on pouvait recevoir l'ordre du départ, et que nous serions alors considérés comme déserteurs ; je me range de son avis et nous restons.

11 septembre. — Un petit morceau de pain, la seule chose qu'on ait pu trouver dans le village veuf de ses habitants, est distribué à chacun, et à neuf heures les clairons sonnent le départ. La compagnie se dirige sur Montry, où les jeunes gens du pays, plus heureux que nous, peuvent embrasser une dernière fois leurs parents. Le temps est superbe, et les chauds rayons d'un magnifique soleil de septembre font perler la sueur de nos fronts en gravissant la montagne de Montry. Arrivés au sommet, on fait halte un moment, et le capitaine **LAJOLAIS** nous adresse quelques paroles bien senties, paroles d'adieu au pays que nous quittons, en conservant toutefois l'espoir d'y revenir un jour. Les officiers tirent leurs épées, nous agitons nos képis, et le dernier salut des enfants de la Brie à leur pays natal est emporté dans une clameur immense retentissant au loin sur la campagne. On se remet en marche. La route est encombrée de voitures de toutes sortes, et de pauvres gens, fuyant affolés devant le flot envahisseur, se dirigent en toute hâte vers Paris. C'est un pittoresque mais bien triste spectacle, que de voir ainsi défiler ces nombreux véhicules où se trouvent entassés pêle-mêle le fourrage, les objets mobiliers et les provisions de la famille : un homme conduisant le cheval, la femme et les enfants juchés sur le haut de la charrette, tandis que des bœufs ou vaches, attachés derrière, suivent résignés et baissant la tête, et qu'un panier de volaille se balance accroché à l'essieu... C'est avec la plus grande peine que nous réussissons à nous

frayer un chemin à travers cette désolante émigration. A midi nous arrivons à Lagny, où se trouve déjà le reste du bataillon, venu en longeant le canal de l'Ourcq. On fait halte et la paie ; je reçois soixante-cinq centimes pour ma part, ce n'est guère, mais heureusement nous trouvons à dîner, Anatole et moi, chez un de ses cousins, ce qui nous permet ainsi de faire quelques économies. Le bataillon reste à Lagny jusqu'à sept heures et demie du soir ; à ce moment nous sommes dirigés vers la gare, où il nous faut encore attendre deux heures. Enfin le sifflet de la locomotive annonce le départ, et comme le coup de l'étrier avait achevé de mettre un joyeux entrain parmi nous, on entonne avec accord plus ou moins parfait : *Mourir pour la patrie* ! Qu'on se figure un chœur de 1,200 hommes, lançant à pleins poumons ce chant patriotique, et l'on comprendra facilement que le bruit du chemin de fer n'est plus perceptible ; nous allons cependant grand train, et tout entier aux chants, la durée du trajet me semble très courte. Arrivés à Paris, on nous laisse une heure dans les wagons, puis sur la voie ou nous restons encore deux heures ; enfin on nous fait entrer dans la salle des bagages désignée pour passer la nuit. Entasser 1,200 hommes dans une salle encombrée de colis n'est pas chose facile, aussi beaucoup d'entre nous ont-ils bien de la peine à se caser. Pour moi, je m'étends à terre, sous une pompe à incendie ; Anatole vient m'y retrouver, et rompus de fatigue par cette rude journée, nous ne tardons pas à nous endormir.

12 septembre. — Ah ! que les dalles sont froides ! Telles sont mes premières paroles en m'éveillant. Nous entrons à Paris à neuf heures du matin, marchant en colonne sur quatre de front. Nos clairons sont muets, et l'on nous recommande le silence le plus absolu. Sur notre passage, pas de curieux, pas un cri ; un défilé de fantômes dans une ville endormie, telle est notre marche silencieuse à travers les rues de la capitale. Nous suivons les boulevards jusqu'à la fontaine Saint-Michel, où notre compagnie s'arrête et où l'on nous délivre des billets de logements. Le mien est pour le boulevard Saint-Germain, chez M. **MILIUS**. Je m'y rends aussitôt afin de déposer mon bagage ; la bonne me reçoit et me conduit à l'appartement qui m'est destiné, très-jolie chambre située au troisième étage, et ayant vue sur le boulevard. On nous laisse libres le reste du jour ; nous en profitons pour aller nous promener dans ce Paris, si beau, si gai en d'autres temps, et qui me semble aujourd'hui tout empreint de tristesse ; il y a bien ce va-et-vient ordinaire de la grande ville, l'insouciance habituelle du Parisien, mais on trouve je ne sais quoi de grave répandu sur toutes les physionomies. Bon nombre d'habitants des campagnes accourus à Paris pour mettre leur modeste avoir à l'abri de l'invasion, sont là un peu mornes eux aussi, et regardant curieusement passer des régiments de ligne ou mobiles, jeunes gens hier encore à leurs occupations des champs, aujourd'hui portant fièrement l'uniforme et déterminés à sauver la France ou donner leur dernière goutte de sang pour elle. Rentré à sept heures et demie, je n'ai rien de plus pressé que d'essayer mon nouveau lit, et franchement je n'ai pas de peine à le trouver meilleur que celui de la nuit dernière.

13 septembre. — Appel le matin, mais pas encore d'exercices. Second appel à subir le soir.

14 septembre. — Même emploi du temps ; deux appels et c'est tout.

15 septembre. — Grande revue de l'armée de Paris par le général **TROCHU**. La troupe occupe les Champs-Elysées, et notre régiment se trouve placé tout près de la barrière de l'Etoile. Le temps est splendide, mais une poussière épaisse nous aveugle continuellement. La revue se termine par un défilé en masse, et je rentre à ma chambre, fatigué, harassé, mais la confiance au cœur et rassuré sur l'avenir à la vue des forces disponibles (forces qui me semblent énormes) pour la défense de la capitale.

16 septembre. — Dès 6 heures du matin, je me rends place de la Sorbonne, lieu assigné pour notre réunion ; on fait l'appel, et la compagnie est conduite au jardin du Luxembourg, où notre instruction militaire va être poursuivie et complétée. Pauvre jardin ! Lui autrefois si gai, si animé, quel changement d'aspect ! J'ai peine à reconnaître en lui la promenade magnifique, admirée de tous, lors de ma visite à l'exposition en 1867. De ces lieux enchantés, chéris du Parisien, les hasards de la guerre ont fait un parc d'artillerie et un champ de manœuvres, et là où s'ébattaient jadis les joyeux et pacifiques promeneurs, on n'entend plus que le bruit sec et cadencé des fusils obéissants à la voix brève du commandement militaire. Puis, comme si la transformation n'était pas encore assez complète, une partie du jardin est réservée pour une vaste bergerie, où des milliers de moutons, presqu'entassés les uns sur les autres, bâillent tristement en attendant de passer à l'abattoir. Malgré la saison peu avancée, les arbres sont déjà dépouillés de leurs feuilles, et par cette absence de parure, semblent ainsi vouloir eux-mêmes porter le deuil de notre malheureuse patrie. A 9 heures, l'exercice est terminé ; nous revenons alors, mais il faut de nouveau se présenter dans l'après-midi pour l'appel et le second exercice qui clôt la journée. Depuis notre arrivée à Paris, nous recevons 1 fr. 50 par jour, avec lesquels on est obligé de pourvoir soi-même à sa nourriture.

17 septembre. — Notre bataillon, en plus de manœuvres continuelles, est encore de service au neuvième secteur ; il surveille les bastions numéros 94 à 89, le pont de bateaux, les portes de Montrouge et de Châtillon, et il a ses grand'gardes aux avant-postes d'Ivry. A peu près toutes les deux nuits il va nous falloir coucher dehors et faire nos 24 heures de garde à l'une ou l'autre de ces positions.

18 septembre. — Nous sortons de Paris pour la première fois et campons dans la gare d'Orléans-ceinture. On couche naturellement tout habillé ; malgré la nuit très-froide, le capitaine ne veut pas permettre qu'on déroule les couvertures, et pourtant il est à croire qui si près des remparts nous n'avons pas ici de surprise à redouter. Mais enfin... obéissons. Nous sommes-là à peu près prisonniers, et ce n'est que le lendemain à 11 heures du matin que nous sommes remplacés. Ce n'est pas dommage, je commençais fort à m'ennuyer ici.

20 septembre. — Voici notre tour de garde revenu. Cette fois nous allons aux remparts. Pour mon compte j'aime mieux cela, on travaille et l'on y voit le monde. Nous montons nos tentes pour la première fois ; allons ! Allons ! nous serons assez bien là-dessous, quoique la muraille ne soit pas très-épaisse.

22-23 septembre. — Nous occupons aujourd'hui les ouvrages avancés de la porte de Châtillon. A peine arrivés, les forts de Montrouge et de Vanves grondent avec rage, et les coups précipités du canon font trembler la terre sous nos pieds. C'est la première fois qu'il nous est donné d'entendre ce bruit infernal si près de nos oreilles, et il faut avouer que les premiers coups font tressaillir un peu, mais enfin on s'y habitue assez promptement. Bientôt les détonations redoublent, la fusillade crépite incessante à notre gauche : ce sont des reconnaissances tentées, nous dit-on, pour occuper Villejuif et le Moulin-Saquet. L'engagement dure jusqu'à 9 heures du matin ; l'ennemi est repoussé des points qu'on avait en vue et l'on a même fait quelques prisonniers : de l'endroit où nous sommes on les aperçoit défiler au loin. Une foule compacte de Parisiens attendant ici l'entrée des prisonniers, éprouve une déception complète, car on fait passer ces derniers par la porte d'Orléans. A la nuit nous sommes postés tout près de Vanves. Il faut coucher à la belle étoile sur la terre nue ; pas un brin de paille, pas moyen de dérouler sa couverture ; c'est un peu dur pour une première nuit à passer ainsi, d'autant plus qu'il fait très froid, et que le matin une forte gelée blanche, en mouillant nos

vêtements, nous transit jusqu'aux os. Le jour paraît enfin et avec lui le soleil qui réchauffe l'air et nous égaie. Pour achever de nous mettre en train, on ramasse à la hâte (faute d'autre bois) les portes et croisées des maisons démolies, et l'on allume un bon feu destiné à cuire nos aliments. Après déjeuner nous nous avançons, Anatole et moi, assez loin dans la campagne. Quelle incroyable dévastation ! Tout y est abandonné, les arbres coupés, les maisons en ruines. Le cimetière du Grand-Montrouge que nous visitons, paie, lui aussi, son tribut à la guerre : les monuments funèbres sont rasés, et l'on passe par dessus les tombes. Revenus de notre promenade à 4 heures du soir, nous rentrons presqu'aussitôt à Paris. Ah ! qu'il est doux après une telle nuit de retrouver sa bonne chambre bien chaude, bien abritée, et d'excellents hôtes, qui, remplaçant pour moi la famille absente, se font un plaisir véritable de m'admettre dans leur intimité.

24 septembre. — Continuation des exercices au jardin du Luxembourg. Vaccination à l'Hôtel-Dieu de tous les hommes du bataillon. Voici comment on procède : Nous entrons à l'amphithéâtre ; on retire sa blouse et, la manche de chemise retroussée jusqu'au coude, on passe un à un devant la table de marbre, où une petite génisse est garrottée et fournit le vaccin, qu'un chirurgien, armé de sa lancette, inocule par trois petites piqûres. Il y en a pour une seconde. Notre équipement arrive petit à petit ; on nous délivre des vareuses en laine et des petites vestes d'infanterie. Nos fusils tabatière sont échangés contre de beaux et bons chassepots. Si je ne me trompe, les affaires sérieuses vont commencer pour nous ; enfin soit, nous avons maintenant de quoi les affronter.

29 septembre (jour de foire à Crécy). — Nous retournons camper dans la gare d'Orléans. Que de fois déjà, durant ces nuits de garde, si tristes et si longues, ne me suis-je pas demandé anxieusement ce que sont devenus ceux qu'une déplorable fatalité m'a forcé d'abandonner au milieu de dangers inconnus, mais qui ne peuvent manquer d'être terribles ? Ces questions désolantes, je me les pose encore cette nuit et je me dis : Comment auront-ils pu vivre, mes parents aimés, sous le joug prussien qui les enserre, qui les écrase ? Pas une lettre n'est encore venue me tirer d'inquiétude... Aucune nouvelle ! Ou plutôt, si, j'en ai appris une il y a quelque temps, mais une si peu rassurante que j'aurais bien préféré, de beaucoup, ne jamais connaître. Le journal *le Gaulois* annonçait que « les Prussiens arrivent à Villiers, envahissent le moulin de M. **DEGALLE**, violent la femme du garde-moulin et massacrent l'homme accouru à sa défense !... » Et plus loin « que le conducteur de la voiture de Coulommiers a été également assassiné par eux. » Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Je voudrais pouvoir douter encore ; je voudrais pouvoir dire : Non, il n'est pas possible que de telles atrocités aient été commises ! que semblable sort menace mes parents, ma femme chérie, restée sans défense au milieu d'eux !... Et pourtant les faits sont là. Ce maudit journal est parfaitement renseigné, et sur les détails, et sur le nom des victimes. Ces personnes, je les connais toutes. Cruelle perplexité !...

4 octobre. — Je reprends les galons et le service de tambour. Suppression de nos trente sous. Mécontentement général. On nous distribue des vivres, pain, lard et riz. Quelques-uns, trouvant que la soupe au lard sent bien le rance, s'avisent de rédiger une pétition et de la faire signer par leurs camarades ; mais les promoteurs de cette superbe idée sont punis de la prison militaire, et l'effervescence des esprits se calme enfin.

13 octobre. — Les quatre bataillons de mobiles que fournit le département de Seine-et-Marne sont réunis et forment un régiment sous les ordres du colonel **FRANCESCHETTI**. On s'attend d'un jour à l'autre à être désigné pour sortir de Paris et faire campagne au dehors, mais rien de précis n'est encore venu confirmer ces suppositions. (Midi.) L'heure du départ est sonnée. Nous n'avons que le

temps de faire nos sacs, et aussitôt réunis on apprend que nous quittons définitivement la capitale. L'ordre était si brusque qu'il ne m'était même plus possible d'aller remercier M. et Mme **MILIUS**, bons et braves cœurs, toujours bienveillants pour moi et me considérant depuis mon installation chez eux bien plutôt en ami qu'en étranger. Je n'en veux donner pour preuve que le fait suivant. Nous n'avions à notre arrivée à Paris ni livret, ni carte individuelle destinée à constater notre identité en cas fortuit, par exemple une blessure reçue en combattant. Mme MILIUS eut la bonne idée d'écrire mon nom, celui de mes parents et le régiment auquel j'appartenais sur une carte qu'elle me pria de conserver, en me recommandant dans le cas où je serais blessé, « ce que je ne crois pas, ajoutait-elle, car nous portons bonheur à ceux qui nous connaissent, et je suis persuadée que vous aurez bonne chance en ces aventures, mais si par malheur vous veniez à être atteint, faites-vous transporter ici, et nous vous donnerons tous les soins nécessaires ; si la blessure était plus grave et que vous soyiez sans connaissance, cette carte nous servira à vous retrouver et vous réclamer. » Délicate attention dont je fus vivement touché et qui me faisait regretter plus vivement encore, en sortant de Paris, de n'avoir pu reconnaître ces bontés comme je l'aurais désiré. Espérons du moins qu'il me sera possible de m'acquitter plus tard. Nous traversons Paris, emportant des vivres pour plusieurs jours, et nous allons coucher sous nos tentes à la barrière de Neuilly.

14 octobre. — Nous partons pour Asnières, où nous campons sous la tente. Aussitôt arrivés, et en plus de notre service de grand'gardes, on nous occupe encore à saper les arbres du parc où nous sommes campés ; ces troncs d'arbres, entassés les uns sur les autres, sont ensuite recouverts de terre pour en former des retranchements. Le village se trouve ainsi en très peu de temps couvert d'une forte ceinture d'ouvrages défensifs, et pourrait, je crois, résister à toute attaque.

21 octobre. — Le 1er bataillon est fortement engagé à la Malmaison, tandis que le nôtre forme la réserve. Nous recevons là le baptême du feu, mais, hélas ! l'attaque n'ayant pas réussi, il nous faut rentrer dans les cantonnements sans avoir pu tirer un seul coup de fusil.

23 octobre. — Je reçois une lettre de M. **MILIUS** m'apprenant que « Paris est toujours le même, que rien n'y manque, pas même la patience et la persévérance ; les nouvelles des provinces sont des meilleures, et puis le récit des engagements dans lesquels a donné la mobile, a posé décidément cette partie de l'armée très-haut dans l'estime générale. »

25 octobre. — Le régiment quitte Asnières pour Courbevoie. Là encore nous avons double emploi, pioche et fusil nous passent tour à tour par les mains. Les batteries basses et la redoute du Moulin des Gibets qu'il s'agit de construire nous fournissent cette nouvelle et pénible occupation. Pénible est bien le mot, en effet, car une pluie glaciale presque incessante détrempe la terre au point d'en faire une bouillie dans laquelle on patauge continuellement ; y travailler n'est rien encore, l'exercice des bras développe toujours une certaine chaleur qui fait qu'on tient dehors assez facilement. Mais, c'est quand il faut faire faction par ces nuits noires et pluvieuses, les pieds dans la boue et recevoir, dans une immobilité complète, cette pluie froide qui glace et pénètre jusqu'à la moelle des os, c'est là, dis-je, que le pauvre mobile, l'œil au guet, craignant à chaque instant d'être surpris, les doigts crispés par le froid sur son fusil, subit un véritable martyre. Et, notez-le bien, nos gardes sont de 30 heures !

31 octobre. — On nous annonce la capitulation du maréchal **BAZAINE**, à Metz ; le Gouvernement vient d'en recevoir la nouvelle et il n'y a malheureusement plus à douter. Nous sommes toujours à Courbevoie, logeant dans les maisons. Les mauvaises nouvelles vont toujours à la queue l'une de

l'autre ; après celle de Metz, voici maintenant qu'on apprend que de graves événements se préparent à Paris. Le régiment reçoit l'ordre de se porter à l'intérieur de la ville, afin de prêter main-forte au Gouvernement dans le cas où il en serait besoin. Il est neuf heures et la soupe est au feu quand sonne le départ ; il faut donc renverser marmites et gamelles et se mettre en route immédiatement. Après un assez long détour nous arrivons en face le palais de l'Industrie, où l'on fait halte et où chacun se prépare à continuer la soupe commencée à Courbevoie. Nous restons là jusqu'à deux heures après midi. Enfin, les événements supposés ne se réalisant pas sans doute, le régiment reprend la route du cantonnement.
4 heures 1/2 du soir. — On commence à respirer lorsque, tout à coup, sonne le *sac au dos* : il s'agit de repartir vivement à Paris, où les affaires se compliquent. Nous revenons camper avenue des Champs-Elysées. Il tombe une pluie fine mêlée de grésil, et il nous faut rester là, l'arme au pied, sans pouvoir quitter les rangs. La pluie est si froide, si pénétrante, et les souffrances qui en résultent si vives, qu'on maudit Parisiens et révolution, causes de notre déplacement, mieux employé contre les Prussiens. La soirée se passe ainsi. Dire que nous en sommes satisfaits, je ne le puis pas, on le comprend sans peine ; et certes, quoique bien décidés le matin à ne pas nous servir de nos armes contre des Français, je ne sais pas trop si, à la fin du jour, les esprits, surexcités par cette longue et inutile station sous une pluie glaciale, ne se seraient pas, s'il était venu l'ordre de tirer, portés à de dures extrémités…. Enfin, à minuit, rien d'extraordinaire n'étant signalé, nous repartons pour Courbevoie. Avant de sortir, le matin, nous avions été à la distribution du bois, et naturellement, ne pouvant l'emporter, nous l'avions laissé à la maison ; or, messieurs nos concierges, nous croyant déjà définitivement partis, n'avaient rien trouvé de mieux que de s'en emparer et de le vendre à leur profit ; de sorte qu'en arrivant, mouillés, transis, gelés comme nous l'étions, impossible d'allumer le moindre feu !... J'ai dit plus haut que les esprits étaient déjà surexcités ; mais à la vue de ce fait inouï, la fureur monte la tête de quelques-uns, et ils décrochent des persiennes, des portes de placards, etc., pour remplacer le bois qui nous manque. Grande nécessité passe loi, dit-on ; après un tel exemple, je comprends trop bien, hélas ! la dure vérité de cet axiome.
Depuis le siège de Paris, on a souvent reproché aux mobiles de s'être rendus coupables de déprédations inutiles et systématiques dans les maisons qu'ils occupaient. A ceci, je réponds simplement : Lisez le récit plus haut, mettez-vous pour un instant à nos lieu et place, et dites-moi un peu si, plutôt que de vous laisser mourir de froid, et afin de remplacer le bois détourné, vous n'auriez pas brisé une persienne pour en faire du feu ?... Que celui qui ne l'aurait pas fait nous jette la première pierre !

4 novembre. — Courbevoie nous est assez favorable. Nous sommes casernés dans les maisons, et la deuxième compagnie tout entière se trouve réunie dans la salle d'une grande institution (école et salle d'asile). Aucun objet du mobilier n'a été enlevé, et l'on croirait vraiment que les élèves viennent de quitter la classe. En face les bureaux des maîtres ou maîtresses, et afin de permettre mieux l'inspection, sans doute, les bancs s'étagent en amphithéâtre. Profitant de cette circonstance, plusieurs de nos camarades ont l'idée d'organiser des soirées musicales ; et tandis que le chanteur, hissé sur le plus haut et dernier banc, lance des roulades plus ou moins harmonieuses, les auditeurs attentifs, assis ou couchés sur les bancs inférieurs, voire même à terre, savourent et applaudissent à outrance les chansons sentimentales ou grivoises, rappelant le pays et faisant oublier pour un instant les rudes fatigues du mobile en campagne. Le capitaine **LAJOLAIS** arrive un soir au beau milieu d'une de ces séances : trouvant l'idée excellente et capable, selon lui, de remettre un peu de baume dans le sang de ses hommes, il s'en empare aussitôt. Sous son impulsion vigoureuse, le concert est bientôt doté d'une solide organisation, lui assurant pour quelque temps une existence des plus brillantes. Un registre est ouvert, où les hommes de bonne volonté vont faire inscrire leur nom et le

titre de la chanson qu'ils se proposent d'entonner le soir, ou bien même le lendemain, selon l'affluence des inscriptions. Le tableau en est affiché, et l'on connaît ainsi à l'avance le programme de la soirée. La séance terminée, le théâtre devient dortoir, et chacun s'arrange du mieux possible pour la nuit, en songeant que la suivante se passera pour lui, non pas à la belle étoile (depuis longtemps on n'en voit plus), mais tristement exposé à la pluie, à la neige, ou au plomb meurtrier des sentinelles prussiennes.

10 novembre. — Le concert de la deuxième jouit maintenant d'une certaine vogue, et des chanteurs d'autres compagnies se font un devoir de nous offrir leur concours, aussitôt accepté. Une de nos dernières soirées chantantes a même été honorée de la présence du colonel, à la tête de son état-major au grand complet !

19 novembre. — Les jours se suivent et se ressemblent. On travaille toujours à la redoute du moulin des Gibets et au remblai de la digue, à Bezons. Travailler ou monter la garde, monter la garde ou travailler, sans savoir quand et comment nous sortirons d'ici, voilà toute notre occupation, que je finis, ma foi, par trouver d'une monotonie désespérante.

21 novembre. — Je reçois une lettre de M. **PICARD**, l'instituteur de Villiers-sur-Morin, actuellement à Paris. Il est, comme moi, sans nouvelles positives du pays ; mais, d'après ce qu'il a pu découvrir et qu'il a lieu de croire certain, Villiers n'aurait pas été malheureux, et l'on aurait pu y faire les semailles. Allons, tant mieux ! L'espérance renaît en mon cœur. M. **PICARD** est aujourd'hui le secrétaire de M. **TRUCHOT**, agent comptable des ambulances de rempart. D'une obligeance extrême, je lui dois — tous les mobiles du pays lui doivent — une infinité de petits services, qu'il se fait un véritable plaisir de rendre à un compatriote dans l'embarras. Une de ses aménités, à laquelle nous sommes le plus sensibles, est l'offre d'un verre de vin chaque fois qu'on va lui rendre visite ; aussi ne se fait-on pas défaut d'entrer chez lui aussitôt qu'une permission donne à quelqu'un de nous accès à Paris.

23 novembre — Postés en première ligne (digue de Bezons), on tiraille toute l'après-midi ; aussi les balles prussiennes sifflent-elles, drues, par dessus le remblai qui nous protège. Au moment où l'un de nos camarades va lâcher son coup de fusil, une balle pénètre par le créneau et l'atteint à la tête ; il tombe en s'affaissant sur lui-même. Nous le croyons tué sur le coup ; mais on reconnaît, heureusement, que la balle a glissé sur le crâne et ne lui a fait qu'une blessure sans gravité. Le choc seul l'avait étourdi.

26 novembre. — Grande revue d'ensemble passée sur l'avenue de la Grande-Armée.

27 novembre. — On nous distribue des vivres pour huit jours (du pain pour deux jours et du biscuit pour six), et neuf paquets de cartouches par homme. Quelle charge écrasante ! Qui pourra jamais y résister ? A huit heures du matin, formation en colonne et départ précipité. Nous entrons par la barrière de l'Etoile et traversons Paris en suivant les Champs-Elysées, la rue de Rivoli, la place de la Bastille, montant le faubourg Saint-Antoine et la rue de Montreuil, pour venir sortir à la barrière de ce nom. Faire une aussi longue course avec une charge comme celle qui nous écrase les épaules n'est point une petite affaire ; aussi, beaucoup de nos camarades, rompus de fatigue, tombent le long de la route et restent dans l'impossibilité absolue d'obéir aux injonctions des officiers essayant de les faire lever. Nous venons camper sur le plateau de Montreuil, où les terres détrempées, foulées par cette masse d'hommes, ne sont bientôt plus qu'une sorte de mortier dans lequel on enfonce jusqu'à

mi-jambes. C'est pourtant là, après une telle journée de marche, que nous allons passer la nuit. Je cherche un endroit moins boueux ; impossible d'en trouver : il faut se résigner à s'étendre dans ce gâchis.

28 novembre. — Qui nous aurait vus la veille, encore astiqués proprement, aurait ce matin bien de la peine à nous reconnaître. Pantalon et capote (car depuis quelque temps nous en sommes pourvus) sont tellement chargés de boue, qu'il est presque impossible d'en deviner la couleur.

29 novembre. — Lecture d'une proclamation du Gouvernement annonçant que « l'effort que réclamaient l'honneur et le salut de la France est engagé. » Une autre proclamation du commandant en chef de la 2e armée, général **DUCROT**, nous dit : « Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que MORT ou VICTORIEUX. » A ce moment, la 1re compagnie, dont la plupart des hommes font partie de Sociétés orphéoniques, se forme en cercle autour de ses officiers et exécute un morceau, espèce de *Chant du départ*, d'un entraînement irrésistible. On écoute, ravi, et le colonel félicite vivement les auteurs de cette brillante improvisation.
Enfin, nous allons donc le briser, ce maudit cercle de fer qui, depuis trois mois bientôt, entoure et isole Paris au point de le laisser sans nouvelles du reste de la France ! On va donc pouvoir les atteindre, ces Prussiens invisibles, insaisissables, si forts derrière un retranchement quelconque, mais n'osant jamais se mettre à découvert et attaquer en face. A cette pensée, l'espérance renaît, l'espoir du triomphe fait battre nos cœurs, et l'on se dit, presque joyeux : « Oui, nous les battrons ! oui, nous allons venger Paris, délivrer la France humiliée, gémissant, outragée, sous le talon de ses perfides ennemis ; nous le sentons à notre courage, et la sublime détermination du général en chef en est le sûr garant. »
Posté en avant de Rosny, un peu sur la gauche de Nogent, notre régiment se forme dès avant le jour, et nous attendons, l'arme au pied. Une partie de la journée se passe ainsi, et les ordres n'arrivent pas. Mille suppositions germent dans l'esprit de chacun, et l'on ne sait bientôt plus que penser. Enfin, on apprend que les ponts jetés sur la Marne par le génie viennent d'être emportés dans une crue subite de cette rivière, et qu'il faut attendre au lendemain pour commencer l'attaque. Mauvais début pour nous, car les Prussiens connaissent maintenant nos intentions, et il est à croire qu'ils vont profiter de ces heures de répit pour masser leurs troupes et se préparer à une vigoureuse résistance.

30 novembre. — Dès trois heures du matin, la canonnade nous éveille et les clairons sonnent le sac au dos. A peine sur les rangs, nous battons la marche du régiment et l'on part au pas accéléré. L'infanterie, formée en colonne, défile sur deux lignes, par compagnie, de front ; le train d'équipages et l'artillerie occupent deux autres lignes parallèles. Nous passons à travers champs, où le génie a tracé la route pendant la nuit. Après quelques heures de marche entrecoupée de haltes très fréquentes, nous arrivons près de Neuilly-sur-Marne ; deux compagnies, la première et la deuxième, sont envoyées en découverte. Nous explorons minutieusement le pays, en visitant quelques maisons isolées. Arrivant bientôt en face le cimetière, où se trouve établi un poste de soldats prussiens, on échange quelques coups de fusil ; mais, à notre approche, ces braves Allemands détalent au plus vite, en nous laissant ainsi maîtres du cimetière. On y trouve divers objets de campement et d'équipement, entre autres un casque, un fameux casque à pointe, dont le sergent **BERTAUT** s'empare le premier. Nous traversons Neuilly et passons en vue de Noisy-le-Grand, situé sur la droite, de l'autre côté de la Marne, et occupé par les Prussiens. Avançant toujours, nous laissons vers la gauche le parc de Ville-Evrard, dont le génie a crénelé les murs (créneaux qui, le lendemain au pouvoir de l'ennemi, servirent contre nous), et nous arrivons dans les prairies en avant de Chelles,

où le détachement reçoit l'ordre de revenir sur ses pas. Traversant de nouveau Neuilly, nous rejoignons le régiment, qui vient aussitôt se former en colonne (il est alors deux heures) à quelque distance de la Marne, un peu en avant de Petit-Bry, et, vers trois heures, il s'ébranle et passe le pont de bateaux. Nous sommes précédés d'un régiment de zouaves se dirigeant droit sur le village de Petit-Bry, encore occupé le matin même par les Allemands, mais d'où ils se sont enfuis, paraît-il, en lâchant quelques coups de fusil, à l'approche des premières colonnes engagées. Nous pénétrons dans le village, et, durant cette manœuvre, la bataille continue, acharnée ; de tous côtés on n'entend que le bruit incessant de la fusillade et le sourd grondement du canon, note basse et lugubre de cette infernale musique. Derrière Petit-Bry, un coteau planté de vignes s'élève et monte assez brusquement jusqu'au mur d'un parc, qu'on aperçoit profilant tout en haut sa longue silhouette blanche.

Ordre est donné aux zouaves de gravir cette pente, et nous les suivons au pas de charge en les appuyant vivement. Du haut du coteau, les Prussiens retranchés dans le parc et à l'abri derrière les murs crénelés, font pleuvoir une grêle de projectiles sur tous ceux qui tentent l'escalade. Le colonel **FRANCESCHETTI**, tout aussi impassible sur son petit cheval corse que s'il se fut trouvé à la parade, se lance en avant, M. **de COURCY,** lieutenant-colonel le suit de près, et le commandant **TESTARD** à notre tête enlève le bataillon de Meaux. Le capitaine de la 2^{e} étant malade, et le lieutenant passé capitaine dans une autre compagnie n'ayant pas été remplacé, la compagnie de Crécy se trouve commandée par le sous-lieutenant **RENAUD de MOUSTIER,** lequel, en raison de son jeune âge partage le commandement avec l'adjudant **FORTIER**. Nous montons assez vite ; tout à coup, la fusillade redoublant de fureur, on sonne le *couchez-vous* ; en un clin d'œil tout le monde est étendu, le corps appuyé à terre et retenant son souffle. Terrible moment ! On n'entend que le sifflement aigu des balles, passant à travers les arbres en abattant les branches ou brisant comme verre les échalas placés sur leur passage. Le corps d'un Prussien, frappé d'une balle, au moment où il s'enfuyait de Petit-Bry, se trouve là juste à point pour me servir d'abri, je me blottis derrière et Anatole trouvant l'idée excellente se glisse à mes côtés. Seul de toute la compagnie, peut être du régiment entier, le courageux **RENAUD de MOUSTIER** reste debout, excitant par cet acte de bravoure l'admiration de tous ses hommes. Enfin, le feu diminue d'intensité, les clairons entonnent une charge entraînante, et on s'élance au pas de course avec une nouvelle ardeur ; mais, hélas ! à mesure que nous montons, la mitraille éclaircit les rangs, semant de morts et de blessés la ligne que nous suivons. C'est d'abord à quelques pas de moi, le garde **COURTANT** frappé d'une balle en pleine poitrine et tué sur le coup, puis à mes côtés, mon excellent ami **L. MEUNIER,** atteint d'une balle à l'épaule, **NANTIER**, caporal de mon escouade, blessé à la jambe, **L. GIBERT**, auquel une balle s'avise de labourer le dos en passant juste entre le sac et les épaules ; le clairon **DANVIN** reçoit une balle dans l'avant-bras droit et malgré le sang qui s'échappe en abondance de cette blessure, n'en continue pas moins d'avancer en sonnant la charge. Bref, le pauvre régiment de Seine-et-Marne se trouve décimé, haché par cette averse continuelle de balles et de mitraille ; néanmoins, entraîné par l'exemple de ses valeureux chefs, il avance encore, il avance toujours ! Mais que peuvent les coups de fusil contre une solide muraille ? Le canon seul pourrait l'abattre et nous n'en avons pas ! Tous nos efforts viennent se briser contre cet obstacle, qu'une inconcevable imprévoyance rend insurmontable. Persévérer davantage, on le sent bien, n'est qu'une héroïque folie, et cependant personne ne songe à céder jusqu'au moment où, la nuit arrivant, il faut enfin songer à faire sonner la retraite. Le régiment se replie jusque dans Petit-Bry, où nous attendons les ordres sur les rangs et l'arme au pied. Pendant ce temps, les brancardiers ramassent les blessés et les conduisent aux ambulances. Nous assistons là, au lugubre défilé des brancards, et le râle des mourants, le cri des blessés exhalant leurs plaintes, demandant à boire, réclamant leur mère, leur fiancée, se recommandant à Dieu, forment un si navrant ensemble que jamais il ne s'effacera de

mon souvenir. Non, jamais je n'oublierai ces formes humaines étendues sans mouvement, ces visages blêmes poussant de sourds gémissements, ces figures balafrées, ces membres mutilés, ces corps hachés, percés de part en part, marquant d'un rouge sillon leur passage devant nous ! Non, jamais ! dussé-je vivre cent ans, cette désolante soirée ne sortira de ma mémoire ! Il nous faut coucher sur les positions conquises. Le régiment occupe quelques maisons du village et notre bataillon tout entier doit se caser dans une seule maison ; c'est une charcuterie, la veille encore servant de poste prussien, et c'est à peine si en y entrant je puis y trouver place tant la pièce est encombrée déjà. On se couche enfin, mais après de si rudes émotions, impossible de s'endormir.

1er décembre. — *4 heures du matin.* — Prévenus sans bruit par les officiers, nous sortons silencieusement du village et allons camper en plein champ, proche la montagne de Plaisance ; là, on se compte et on échange ses impressions sur les terribles événements de la veille. Nous étions partis à 16 de mon escouade et nous ne sommes plus que 10 ; que sont devenus les autres ?. Parmi ceux que j'ai vu tomber, mon brave ami **MEUNIER** est un de ceux qui me firent le plus d'impression. C'est qu'en effet, il était à mes côtés, et la franche amitié nous liant l'un à l'autre me rendait encore plus sensible le coup qui le frappait. Je désirerais beaucoup savoir ce qu'il est devenu, mais personne encore n'a pu me renseigner.
Chacun à la compagnie est émerveillé de la belle conduite de notre sous-lieutenant **de MOUSTIER**. De l'aveu de tous, pas un de nous n'aurait eu comme lui, le courage de rester debout sous la pluie de balles qui nous assaillait quand sonna le couchez-vous. Le mépris du danger est admiré partout, mais la valeur guerrière en impose d'autant plus que le combattant du champ de bataille est plus à même d'en connaître le prix ; aussi en donnant cette preuve d'intrépidité, **RENAUD de MOUSTIER** avait-il conquis d'un seul coup la première place dans l'estime de ses hommes. (Du reste, sa belle conduite lui valut le grade de lieutenant, et certes, si quelqu'un avait honorablement gagné de l'avancement, c'était lui). La journée se passe entière dans un repos complet.

2 décembre. — Nuit dure à passer sous les âpres caresses d'une bise des plus piquantes. Très-forte gelée ce matin. Dès le lever du soleil, les Prussiens, étonnés qu'on les laissât tranquilles, attaquent à leur tour et réoccupent Petit-Bry, que le fort de Nogent canonne avec rage. Aussitôt nous levons le camp et passant à Joinville nous venons à la Fourchette de Champigny, où nous restons en observation tandis que l'action s'engage fortement devant nous. Porté un peu en avant de Villiers-sur-Marne, le régiment est, quelque temps après, déployé en tirailleurs dans les fossés de la route ; nous sommes là en réserve, tandis que les zouaves arrivés sur la crête du coteau essayent d'enlever le parc de Villiers. Mieux secondés qu'à nos attaques du 30, ils ont de l'artillerie pour soutien ; une batterie volante parvient même à s'établir à mi-côte, mais, foudroyée par les pièces énormes des Prussiens, placées à l'angle du parc, il lui est impossible de s'y tenir ; en quelques décharges les affûts sont brisés, les roues volent en éclats et les pièces, couchées à terre, deviennent complètement inutiles, tandis que chevaux et servants succombent sous cette averse de mitraille. Des 6 chevaux attelés à chaque pièce, à peine 2 sont-ils encore debout, les artilleurs accrochent vivement leurs traits aux attaches des canons et cherchent ainsi à les ramener jusque dans nos lignes. De l'endroit où nous sommes nous les voyons descendre la côte à fond de train, les hommes courbés sur l'encolure des pauvres chevaux dont ils cinglent la croupe à coups redoublés de cravache, en les excitant aussi de la voix ; ces nobles animaux semblent comprendre le danger et font des bonds prodigieux en traînant à leur suite cette triste épave qu'il faut à tout prix mettre hors d'atteinte de l'ennemi. Et vraiment il faut avoir été témoin de cette course étrange, vertigineuse, d'un cheval emporté, affolé de terreur sous une avalanche de fer et de feu pour en comprendre toute la sauvage

grandeur ! Nous restons là, étendus sur la terre gelée, jusqu'au moment où, repoussés de tous les points qu'on essayait d'enlever, il faut enfin battre en retraite. Nous sommes alors dirigés sur Petit-Bry, attaqué de nouveau par nos troupes et définitivement resté en notre pouvoir après une lutte acharnée. Vivement défendu, il fallut en quelque sorte faire le siège de chaque maison, et les morts, Prussiens et Français, hélas ! jonchent encore toutes les rues où nous passons. Je remarque à certain endroit un zouave tué, les traits horriblement contractés par la fureur et tenant encore sous lui, malgré la mort qui les a frappés du même coup, un soldat prussien qu'il semble vouloir étrangler ! D'autres ont été atteints aux fenêtres, au moment où, le corps à demi penché en dehors ils cherchaient à s'enfuir par ces issues. Quelques-uns se tiennent encore debout et raides, les doigts crispés à l'angle du mur, d'où ils semblent tout prêts à s'élancer ! Je m'arrête un instant à la porte d'une maison : c'est d'après ce que je puis voir la boutique d'un charron, mais dans quel affreux état elle se trouve !
Cette pièce était occupée par une vingtaine de soldats allemands, couchés à terre dans leurs couvertures, quand un obus (peut être plusieurs) parti sans doute du fort de Nogent, tombe et se brise au milieu d'eux... Pas un n'a échappé à cette mort terrible ; tous les corps sont brisés, hachés en morceaux ; les fusils déposés dans un coin, les sacs, les ceinturons et les casques encore accrochés au mur, tout à l'entour de la pièce, sont affreusement maculés de sang ou de lambeaux de chair.
Spectacle horrible ! Je cours afin de rattraper la tête du régiment qui continue d'avancer ; après avoir traversé le village dans toute sa longueur, nous venons passer la nuit dans les vignes conquises le 30 et encore en notre pouvoir. Tout y est resté dans le même état de dévastation ; seuls les blessés en ont été enlevés, quant aux morts, ils sont là, tels que la mitraille les a saisis, et leurs cadavres roidis par la gelée, offrent encore leurs blessures béantes aux regards attristés. C'est au milieu de ce lugubre entourage et à une portée de fusil des Prussiens qu'il faut nous établir. Le régiment occupe une ligne assez longue, protégée contre toute surprise par de nombreuses sentinelles. On se couche enfin sur la terre durcie, mais pour moi, étendu dans un rayon d'asperges et transi par une brise glaciale, il m'est impossible de fermer l'œil une minute.

3 décembre. — Nous conservons nos positions, prêts à repousser toute attaque des Prussiens contre la division repassant la Marne. Nous étions partis, ai-je dit plus haut, emportant des vivres pour huit jours ; ces vivres, sauf le pain et le biscuit, avaient été répartis de manière à être portés seulement par quelques hommes de l'escouade, chacun les reprenant à tour de rôle à sa charge. Or, au moment de l'attaque du 30, c'est **COURTANT** qui se trouvait le porteur de viande ; il est frappé à mort, et la viande reste avec lui ; **MEUNIER** porte le sucre et **L. GIBERT** le café, ils sont blessés tous deux, et sucre et café restent sur le champ de bataille ! Ainsi par une incroyable fatalité, nous perdions d'un seul coup nos provisions de huit jours et en étions réduits à une simple ration de biscuit, bien maigre pitance pour des hommes déjà affaiblis par le froid, et obligés de fournir les longues étapes de cette rude campagne. Bientôt même, le biscuit, notre unique ressource commence à s'épuiser, aussi beaucoup souffrent-ils énormément de cette disette de vivres. Mais le plus à plaindre est sans contredit, **A. JANOT**, qui, lors de l'attaque, s'étant débarrassé de son sac en montant la côte, se trouve aujourd'hui dépourvu de tout. C'est en vain qu'il s'adresse à plusieurs camarades pour se procurer à manger, l'esprit de conservation rend égoïste, et aucun ne consent à partager le peu qui lui reste, et dont, à la vérité, il va avoir besoin d'un moment à l'autre. Le pauvre garçon est désolé : heureusement pour lui, j'ai un biscuit en plus de ma ration, je le lui donne, et c'est miracle de le voir se jeter dessus à belles dents, tout en me jurant que je lui sauve la vie et qu'il saura bien m'en témoigner sa gratitude si jamais nous rentrons tous deux au pays.
La neige tombe fine et serrée depuis le matin, et le froid est excessif. Par bonheur le défilé des troupes et du matériel touche à sa fin, et nous nous rapprochons doucement à notre tour. Quelques

camarades me font remarquer, en partant de Bry, deux Prussiens qui sortent d'une cave et disparaissent rapidement au coin d'une rue. Pauvres diables, ils l'échappent belle, car il est probable que, surpris par la brusque arrivée des zouaves, ils s'étaient réfugiés dans la cave, où ils durent séjourner pendant que nous occupions le village. Ah ! si nous l'avions su !... Enfin, notre régiment, resté seul de ce côté de la Marne, passe le pont à son tour, et nous venons à Nogent, où plus de 10,000 hommes se trouvent déjà réunis.

4 décembre. — Comment dépeindre les sentiments qui nous agitent ? On avait eu un moment l'espérance de passer à travers les lignes prussiennes : on était convaincu de pouvoir le faire, et voici qu'au moment où, l'esprit bercé d'aussi douces illusions, croyant déjà être sûrs de la réussite, il faut abandonner les positions conquises et se replier dans la place… A quoi donc ont servi tant d'efforts, tant de sang répandu ? On se le demande inutilement, tout en maudissant la fatalité qui nous poursuit. Une sourde rage gronde en nos cœurs, mais il faut la dévorer en silence et se résigner à subir de nouvelles fatigues, de nouvelles privations. Nous sommes logés ici dans une très-belle maison bourgeoise ; appartements somptueux, glaces, tableaux, bibliothèque, etc., rien n'y manque. Il fait de plus en plus froid, mais heureusement nous avons du bois à discrétion et nous sommes à couvert ; les distributions ont repris leur cours normal, et n'était la nourriture, qui commence à diminuer sensiblement, on s'estimerait presque heureux.

10 décembre. — J'écris à M. **MILIUS**, lui donnant de mes nouvelles, et le priant de me dire s'il ne serait pas arrivé chez lui quelque lettre pour moi.

12 décembre. — Les jours se suivent et se ressemblent ; nous sommes de garde assez souvent, mais on ne connaît rien, absolument rien de nouveau.

15 décembre. — Je reçois la réponse de M. **MILIUS** ; il ne lui est encore arrivé aucune nouvelle de Villiers, et pourtant on assure que les pigeons voyageurs et les ballons fonctionnent de temps en temps. Serait-ce que...? Mais non, il m'est trop pénible de faire pareille supposition ; j'aime mieux croire que les lettres à moi adressées se sont égarées en route et que le prochain courrier m'apportera enfin les nouvelles tant désirées. Mais voici déjà trois mois que j'attends ainsi. O espérance ! espérance !
« Mon cher Grenier, me dit M. Milius, je viens de recevoir votre lettre du 10, et sans une garde au rempart, j'y eusse répondu tout de suite tant cela m'a fait de plaisir de voir que vous pensiez à nous au milieu de ces émotions ; vous avez bien raison, absent que vous êtes de votre pays, de vous adresser à ceux que vous connaissez ici par suite de ces circonstances, et nous nous sentons de plus en plus heureux d'avoir pu abriter un brave cœur, qui n'oubliera jamais, n'est-ce pas, que nous lui avons souhaité bonne chance, au nom de la majorité des Parisiens, de ceux qui savent gré à tous nos mobiles du mal qu'ils se donnent pour nous défendre. Il y a peut-être des mobiles bien tièdes, comme il y a aussi des Parisiens égoïstes, mais croyez que la majorité, de part et d'autre, ne demande pas mieux que de se donner la main fraternellement afin de concourir au salut commun. Surtout, mon brave camarade, ne croyez aucune des fables d'avant-postes qu'on débite chez vous et ici après. Voici dix jours que les Prussiens (qui nous savent privés de pigeons, et par conséquent de nouvelles) nous en racontent de toutes les couleurs. Espérons tous un prompt salut, et pour cela restons unis, patients, patriotes et le reste. Sachons mettre encore quelques jours de misère au service du pays et de la République et nous serons sauvés... La nourriture devient moins bonne, mais elle est loin de manquer ; il y a du pain pour bien longtemps à Paris, et de la résignation pour bien longtemps aussi. Dites cela à tous vos bons compagnons de Seine-et-Marne et serrez-leur la

main ; vous, je vous envoie mon meilleur souvenir. Ma femme se joint à moi pour vous féliciter et vous encourager.
» *P.-S.* — A la prochaine affaire, retenez-nous un casque prussien ou bavarois, et nous ferons du punch dedans le jour de la délivrance. »
Ah! que de telles paroles sont douces à entendre, surtout lorsque, comme moi, on est prêt à se livrer au découragement.

19 décembre. — Nous sommes brusquement éveillés la nuit. Il s'agit de prendre part à une nouvelle attaque, et dès trois heures du matin le départ sonne bruyamment ; le régiment, formé en colonne serrée, se met en marche aussitôt, mais nous nous trouvons obligés de faire halte à quelque distance ; le défilé ne s'opère pas régulièrement et il nous faut passer là plus de deux heures, l'arme au pied, par un froid des plus rigoureux. Nous sommes arrêtés juste en face la maison de campagne de M. **AUBIN**, artificier de l'ex-empereur, et ce qu'il y a de plus pénible pour nous, c'est de voir les gardes nationaux dont regorge cette maison, chaudement à couvert et occupés à boire et à chanter, tandis que nous sommes là debout, transis, gelés, sans pouvoir quitter les rangs une seconde. Enfin on avance de nouveau. Nous passons au petit jour à Bobigny, et arrivons bientôt non loin du Bourget, dans la plaine de Drancy. Un formidable combat d'artillerie est engagé, et nous venons appuyer les batteries établies en cet endroit. Exposés à un feu meurtrier dont on ne peut se garantir qu'en se couchant à terre, nous passons trois mortelles heures étendus et grelottants dans les fossés ; le soir, nous quittons la place et venons camper pour la nuit tout près du canal de l'Ourcq. La terre est tellement durcie par la gelée qu'il est impossible d'enfoncer les piquets des tentes : ce modeste abri nous faisant défaut, comment résister une nuit entière à un froid de 17 degrés ? On allume des feux de bois vert (le seul, hélas! que nous ayons), et aveuglés par l'épaisse fumée qui s'en dégage, enroulés du mieux possible dans les couvertures, on se couche à l'entour de ces charbonnières improvisées. Le froid est si vif que l'on ne parvient à conserver un peu de la chaleur nécessaire qu'à la condition de s'éveiller toutes les heures au moins, et de se lever, sauter, danser, gesticuler, en un mot faire son possible pour remettre le sang en mouvement. Malheur à celui qui, trompé par un bien-être factice, refuse de se livrer à cet exercice salutaire, il est bientôt engourdi complètement, et la mort ne tarde guère à venir le délivrer de ses souffrances. Heureusement pour moi j'ai pour caporal tambour un vieux soldat qui a fait la campagne de Crimée et connaît l'efficacité de ce moyen pour l'avoir employé souvent dans les tranchées de Sébastopol ; aussitôt levé il me secoue rudement, et bon gré mal gré, je dois, en sa compagnie, fournir une course de quelques minutes autour du foyer : on se recouche alors pour recommencer une heure après. Beaucoup de mes camarades, ne voulant pas suivre ce sage conseil sont en partie paralysés et doivent entrer aux ambulances ; d'autres, gelés complètement, sont morts cette nuit même à quelques pas de moi.

22 décembre. — Nous continuons le service d'avant-postes si pénible et si plein de dangers.

23 décembre. — Nuit terriblement froide : je l'ai passée comme d'habitude, sur la terre nue et gelée. Lorsque je voulus me lever, ce matin, il me sembla être cloué à terre, et il m'était impossible de faire un mouvement. Qu'était-ce donc qui me retenait ainsi ? J'en eus bientôt l'explication. La chaleur de mon corps avait fini par amollir quelque peu la terre durcie, mais la gelée reprenant bientôt ses droits avait pour ainsi dire rivé ma capote à l'endroit où je me trouvais étendu. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parvins à m'arracher de là, m'estimant encore heureux d'en être quitte à si bon marché et de ne pas être gelé moi-même, comme il arriva durant le cours de la nuit à tant d'autres de mes camarades. Les vivres diminuent sensiblement, et depuis longtemps déjà le vin n'apparaît plus dans les cantonnements de la mobile ; nous en sommes réduits à une mauvaise eau-

de-vie, distribuée encore assez libéralement, mais qui, falsifiée au dernier point, ne fait qu'irriter les entrailles quand on croit soutenir ses forces défaillantes ; sans le café, continuellement sur le feu et nous ranimant quelque peu de sa bienfaisante chaleur, il y a longtemps que le dernier homme serait à l'ambulance. Plus heureux sont les gardes nationaux ; tout récemment sortis de Paris, ils se trouvent à peu près pourvus de tout ; mais l'esprit général de la population parisienne, systématiquement hostile aux mobiles de province, a déteint sur ses bataillons de marche, et la bonne intelligence entre nos deux corps est juste ce qu'il faut pour la régularité du service, mais rien au delà ; aussi, point de ces relations de bonne camaraderie, point de ces rapports intimes que devrait toujours engendrer la commune défense d'une même cause.

Bien au contraire, les Parisiens ne perdent aucune occasion de nous humilier et de nous jouer quelque tour de leur façon ; seulement, il est juste de le dire, on essaye de ne pas être en reste de galanterie avec eux et de leur rendre, comme on dit, la monnaie de la pièce. Or, hier soir, mon caporal tambour et moi, nous nous étions rendus à une de leurs cantines, afin d'obtenir, s'il était possible, un petit verre de *consolation*. Tandis qu'on nous servait et que la cantinière avait toutes les peines du monde à répondre à ses nombreuses pratiques, mon vieux caporal achevait de me raconter un exploit de chapardeur dont il avait été le héros en Afrique, En ce moment, nous voyons entrer un zouave, vieux chacal à barbe grise, qui, aussitôt dans la pièce, se met à flairer de droite et de gauche, et finit par entrer, sans être remarqué, dans un petit cabinet contigu. Tout en dégustant mon petit verre, j'observais ce manège, qui n'échappait pas non plus à mon caporal ; bientôt nous le voyons revenir et sortir d'un pas tranquille et mesuré, seulement le burnous dont il est couvert semble receler quelque chose d'assez volumineux qu'il a l'air de tenir sur un bras. Voulant avoir le mot de cette énigme, nous soldons la dépense et partons immédiatement sur ses traces. Malgré notre prompte sortie, nous ne voyons déjà plus rien, notre homme s'était éclipsé ; persuadés qu'il ne peut être loin, nous battons les environs et finissons par l'apercevoir derrière un mur de jardin, en compagnie de trois ou quatre de ses camarades, entourant un feu improvisé et veillant attentivement une marmite suspendue au-dessus. Nous nous approchons et voyons bientôt ce qu'il en est. C'était le pot-au-feu de la cantinière que le vieux zouzou avait prestement chipé, et dont il était venu là achever la cuisson. En qualité d'ex-zouave, et comme témoins de l'affaire, mon compagnon nous fit accepter en leur compagnie, et ma foi, j'avoue que, pour ma part, je n'étais pas fâché, pour punir les gardes nationaux de leur arrogance, de trouver ainsi le moyen de goûter à leur soupe avant eux. Il est ma foi bien complet, le pot-au-feu de la cantinière, et renferme tous les légumes, choux, carottes, navets, etc., dont nous avons depuis de longs mois perdu la vue et le goût. On se met à table, à terre, devrais-je dire, et l'on déguste le bouillon. Ah ! quelle soupe ! quel arôme ! Jamais, non jamais, nous n'en avons mangé d'aussi bonne, et surtout d'un meilleur appétit.

Il gèle excessivement fort et une bise infernale souffle avec fureur. La contrée que nous occupons, presque exclusivement consacrée à la culture maraîchère, est parsemée de puits très-nombreux ; tous ces puits sont munis de pompe, mais la gelée ayant fait éclater les tuyaux, elles se trouvent toutes hors d'état de fonctionner et ne peuvent par conséquent nous fournir l'eau dont nous avons besoin. Comment se procurer ailleurs et par ce froid intense, un élément aussi indispensable ? Le canal de l'Ourcq est tout proche, mais, complètement gelé lui-même, il semble nous refuser également son concours salutaire. C'est pourtant à lui qu'il faut se réclamer ; on fend à coups de hache la glace qui le recouvre (ou plutôt qu'il contient, puisqu'il est gelé jusqu'au fond), et on emporte sur l'épaule un des morceaux ainsi divisés. Arrivé au camp, une marmite placée sur le feu reçoit le glaçon, et en quelques minutes il est transformé en eau qu'on utilise ensuite pour la cuisine, pourboire, etc.; seulement il faut avoir soin de ne plus l'éloigner du feu, sinon elle est congelée de nouveau en un instant. De là, impossibilité absolue de conserver cette eau dans nos bidons, de là aussi les terribles souffrances résultant d'une aussi cruelle privation quand on se trouve aux avant-

postes, où il est défendu de faire du feu. Notre biscuit lui-même est gelé, et ce n'est qu'à grands coups de hache qu'on parvient à le couper ; il est tellement dur qu'il faut en piquer un morceau à la pointe d'un couteau ou d'un sabre et le présenter au foyer afin de l'amollir lorsqu'on veut manger !

24 décembre. — Nous venons coucher dans les maisons de Merlan, hameau de Noisy.

25 décembre. — Quel terrible jour de Noël à passer, le froid est intense, la bise souffle de plus en plus, et le découragement est à son comble. Dans la matinée, on reçoit l'ordre de partir de nouveau, mais, rebutés par l'insuccès du 21, rompus de fatigue, grelottant la fièvre, à demi-paralysés par ce froid terrible, dépourvu d'eau et de presque tous les vivres nécessaires, les trois quarts des nôtres sont déjà aux ambulances ; quant à ceux qui restent, ils se trouvent dans l'impossibilité absolue de se mouvoir et c'est à peine si quelques hommes ont le courage héroïque de se mettre sur les rangs. Et vraiment, n'est-ce pas à désespérer la patience et le courage humain que de se voir obligé de marcher par un semblable froid ? Je l'ai dit et le répète, une bise infernale souffle avec une fureur extrême, et bien que j'aie eu l'heureuse idée d'enfoncer un bonnet de coton (jadis blanc) pardessus mon képi, renforcé déjà d'un mouchoir lié autour de la tête, je ne sens plus mes oreilles, tant elles sont mortes de froid.
Le nez coule continuellement, et, tombant sur les moustaches, l'eau s'y cristallise, s'allonge et forme bientôt un glaçon d'une longueur énorme que le mouvement des mâchoires s'entrechoquant avec force, fait osciller sans cesse et qu'on n'a même plus le courage d'ôter tant les mains sont engourdies. Le fusil, retenu par le bras, est appuyé à l'épaule, mais on n'ose y porter la main, dans la crainte qu'adhérant au fer glacé il ne soit plus possible d'en détacher la peau (ce qui, malheureusement, est arrivé déjà à plus d'un de mes camarades). Je n'ai pas, avec le tambour, d'accident de cette nature à redouter, mais il ne faudrait pas songer à me faire exécuter la moindre batterie, impuissant que je suis même à tenir mes baguettes. Des pieds, je n'en parle pas, mais on le comprendra sans peine, nos mauvais souliers sont loin d'être suffisants pour les garantir du froid mortel qui les paralyse.
En somme, pas même en état de tirer un coup de fusil, telle est notre position, triste autant que malheureuse. Aussi, à la vue de notre détresse et d'un aussi petit nombre d'hommes valides, nous renvoie-t-on dans les cantonnements. Le capitaine de notre compagnie, voulant récompenser le courage de ceux qui ont osé affronter ce froid mortel, leur promet à chacun une paire de gants fourrés ; mais hélas ! le nombre est bien petit (treize en tout).
Changement de domicile vers le soir, nous venons coucher à Noisy-le-Sec.

26 décembre. - Nous passons la journée à Noisy. Je disais plus haut que les trois quarts au moins des hommes de notre bataillon étaient aux ambulances ; à chaque instant il en tombe de nouveau qu'il faut y transporter d'urgence. Les chirurgiens sont sur les dents et ne savent bientôt plus auquel entendre, c'est au point que si l'on n'est pas tout-à-fait hors d'état de marcher, ils se voient forcer de refuser impitoyablement le billet d'hôpital. Un de nos clairons, **GIRARD**, avec lequel je suis très-lié, en est encore aujourd'hui la triste preuve. Le pauvre garçon est en partie paralysé (tout le côté droit est atteint) ; et ce matin, à la visite, ne se sentant plus en état de continuer son service, il demande à entrer à l'ambulance, mais le chirurgien le voyant encore debout lui répond assez vivement : Bien d'autres de vos camarades en ont encore plus besoin que vous ! Il m'est impossible de vous accorder cela ! — Que dire ?… Que faire ?... Il s'en revient vers moi en proie à une poignante émotion. — Suis-je assez malheureux, mon cher Alphonse, me disait-il, ce n'est pas assez de savoir celle qui m'est unie par de si doux liens restée seule au pays, où elle pleure et espère tour à tour, en berçant notre jeune enfant : ce n'est pas assez de les savoir au milieu de ces Prussiens

maudits, en butte à tous leurs mauvais traitements, d'avoir sans cesse ce lugubre tableau devant les yeux, il faut encore abandonner tout espoir de retour et se voir mourir ainsi, loin de tous ceux que j'aime, faute de soin et de secours !... — Je le consolai de mon mieux, et après lui avoir fait prendre un peu de vin chaud et sucré qu'il m'avait été possible de me procurer, je le conduisis hors de nos cantonnements en l'engageant à se diriger sur la plus prochaine ambulance, où, dans son triste état, on serait bien obligé de le recevoir. Il partit et je n'entendis plus parler de lui.
(J'ai su depuis que, ramassé à quelque distance par des brancardiers, il avait été porté à l'hôpital où il est mort quelque temps après.)

27 décembre. — Nous partons à 9 heures du soir et venons passer la nuit sur le plateau d'Avron. Ce n'était pas assez du froid, voici maintenant la neige, elle aussi, qui s'en mêle, et vient augmenter encore, si toutefois c'est possible, nos cruelles souffrances. Fondant en partie, en touchant la terre, la neige forme bientôt une surface lisse sur laquelle il est impossible de se tenir debout ; nos pauvres mulets eux-mêmes tombent à chaque instant et l'on n'avance qu'avec les plus grandes difficultés. Nous arrivons enfin, et restons la nuit entière, l'arme au pied, sous la neige qui tombe continuellement. Triste nuit, et qu'elle nous paraît longue, enveloppés ainsi dans ce blanc et froid linceul qui recouvre la terre et nous atteint bientôt jusqu'aux genoux.

28 décembre. — Evacuation du plateau. Nous restons encore là les derniers en compagnie des zouaves, nos inséparables amis ; et nous revenons à Rosny où nous nous apercevons bientôt que le bombardement est commencé. Le fort de Rosny. le village, sont criblés par une grêle d'obus , les toitures s’effondrent, les maisons s'écroulent ; nous nous réfugions dans les caves, mais il est impossible de tenir plus longtemps dans un lieu si exposé. L'ordre d'évacuation arrive dans la nuit et le régiment se replie sur Montreuil.

29 décembre. — Le froid est toujours aussi rigoureux. Les maisons de Montreuil nous offrent leur abri, et chaque jour il est fait une petite distribution de bois ; mais, hélas ! à peine ce bois est-il suffisant pour cuire nos aliments, et encore, étant tout vert, ne peut-on parvenir à l'allumer qu'à l'aide de perches, de planches de maçon, etc., dont on est forcé de s'emparer si l'on ne veut pas se laisser mourir de faim et de froid, faute de feu.

30 décembre. — On change de logement et nous venons occuper une maison de la rue Marchande. La ration de viande diminue de plus en plus, et le morceau de cheval qu'on obtient aujourd'hui est à peine gros comme un œuf de pigeon. Allons, le bouillon sera léger et ne devra pas nous embarrasser l'estomac. Ah ! misère ! misère ! que tu grandis vite parmi nous.
M. **PICARD**, l'instituteur, m'apprend qu'il a envoyé par divers ballons plusieurs lettres donnant des nouvelles de nous tous à Villiers-sur-Morin.
Et moi aussi j'ai écrit plusieurs fois ! et moi aussi j'ai voulu profiter des ballons ! Mais que sont devenues toutes ces lettres ?… Tombées sans doute au pouvoir de l'ennemi, puisqu'aucune réponse ne nous parvient...
(Beaucoup de ballons-poste, on le sait, tombèrent malheureusement entre les mains des Prussiens ; quelques-uns pourtant leur échappèrent, puisque mes parents reçurent, le 28 octobre, trois lettres de moi : une du 16 septembre, l'autre du 30, et la dernière du 6 octobre ; et, le 9 novembre, une carte postale de M. **PICARD**, portant le timbre de Paris, 2 octobre 1870.

31 décembre. — Distribution des récompenses promises dans la terrible journée du 25. Des chaussettes et une paire de gants fourrés sont accordés à chaque homme, et de plus, j'obtiens pour moi la permission d'entrer à Paris le lendemain, premier jour de l'an.

1871

1er janvier. — Présentation de nos vœux de bonne et heureuse année au capitaine, qui se montre très-généreux à l'égard de ses clairons et tambours. Profitant aussitôt de ma permission, je me mets en route et arrive vers neuf heures du matin au mur d'enceinte dont je franchis le pont-levis pour entrer dans la capitale. Arrivé rue des Hayes, j'entre voir un de mes oncles, réfugié à Paris avec toute sa famille, et nous passons la journée ensemble. Il possède encore un peu de farine et nous faisons des *crêpes à l'huile* (huile, baptisée de cheval, mais plutôt de provenance inconnue) ; bref, on trouva les crêpes excellentes, et tout en mangeant nous nous entretenons du pays, de ceux que nous y avons laissés et de l'espérance déjà tant de fois déçue, hélas ! de bientôt les revoir ; la journée s'écoule ainsi et je m'en retourne avant la fermeture des portes de Paris, qui a lieu à 6 heures du soir. J'arrive à Montreuil juste pour l'appel.

3 janvier. — Le bombardement continue, et Montreuil n'est guère plus épargné que Rosny qu'il nous a fallu abandonner. Une bombe arrive dans le jardin de la maison que nous occupons, tombe en plein sur un pêcher au vent et le brise en mille pièces ! Heureusement, personne n'est blessé.

4 janvier. — Nous faisons toujours le service des avancées au fort de Rosny, la redoute de la Boissière, etc. Ce service consiste à monter la garde et porter les sacs à terre destinés à boucher les brèches faites au retranchement par l'explosion des bombes et des obus ennemis.

6 Janvier. — J'avais autrefois entendu vanter la rigoureuse exactitude exigée dans le service du soldat, et lorsqu'on me disait *heure militaire*, il me semblait que c'était le comble de la ponctualité. Mais je dois l'avouer, depuis longtemps déjà je suis désillusionné. Ainsi lorsque nous partons en grand'garde, où nous devons être rendus au petit jour, le clairon nous éveille dès 3 ou 4 heures du matin et il faut se hâter de faire le café, puis descendre dans la rue ou l'on attend l'arme au pied. Il est expressément défendu de faire le moindre bruit ou de quitter les rangs, et transis par le froid âpre et piquant du matin, nous devons ainsi faire le pied de grue une heure et quelquefois davantage. Certes, je ne prétends pas discuter les ordres reçus, mais pourtant, il me semble qu'au lieu de fatiguer ainsi sans profit la bonne volonté que chacun apporte aux dures exigences du service, il vaudrait mieux la ménager davantage et ne nous faire sortir qu'au moment précis du départ. Le service des zouaves, qui se trouve être absolument le même que le nôtre, me paraît beaucoup mieux entendu ; mais, reconnaissons-le, soldats de longue date et par cela même mieux rompus à la discipline, ils apportent peut-être un peu plus de promptitude et de précision que nous-mêmes dans l'exécution du commandement, et cela peut y faire beaucoup.
Enfin, vers six heures le commandant paraît et donne l'ordre du départ, qui s'effectue dans le plus grand silence. Arrivés sur la route stratégique des forts où l'on se trouve à découvert, le bataillon se disperse comme un troupeau de mouton effrayé et chacun se rend isolément et en courant à son poste dans les tranchées. Ce mouvement est nécessaire pour tromper l'œil vigilant des sentinelles prussiennes et mettre l'ennemi dans l'impossibilité de tirer sur nous, ce qui est facile à comprendre, car si le moindre rassemblement est salué d'une bombe, le même groupe dispersé sur un grand

espace ne méritera certainement plus le sacrifice d'un coup de canon, qui n'atteindrait que quelques hommes isolés. Aussitôt à couvert dans les cantonnements, nous sommes déployés en ligne, par escouade, mais avec recommandation de ne pas se grouper et de conserver toujours le même espace entre chaque homme, afin de restreindre autant que possible les accidents en cas de chute d'obus dans les tranchées. Des sentinelles sont placées de distance en distance sur un petit rebord ménagé dans le talus intérieur ; ces sentinelles fournissent une heure de faction et ont pour mission spéciale de surveiller chacune un point déterminé des batteries prussiennes. On sait que chaque pièce des batteries de siège désignée pour battre tel ou tel endroit n'est presque jamais changée de direction une fois installée ; il est donc facile de connaître, par rapport à l'endroit battu, la position exacte de chaque pièce. Aussi lorsque la sentinelle voit l'éclair de celle dont la surveillance lui incombe, elle crie : Gare la bombe ! c'est pour nous!... On a juste le temps de se jeter à terre ; aussitôt un frou frou de mauvais augure annonce l'arrivée du projectile qui s'abat lourdement et s'enfonce dans le sol en faisant de tous côtés jaillir les débris. Une fois signalée, la bombe ne manque jamais, un peu en avant, un peu en arrière de nous, on est sûr de l'entendre tomber. Mais si par malheur, elle arrive comme la foudre au milieu de la tranchée, alors gare dessous !... couchés ou non, elle fait de nombreuses victimes. Notre service de garde dure un jour et une nuit. Que de souffrances encore à endurer pendant ces vingt-quatre heures ! Et sans tenir compte des obus qui chaque jour atteignent quelques hommes, c'est inouï de penser ce qu'il faut de courage pour affronter un froid comme celui-ci. Dans la journée ce n'est encore rien, on peut faire du feu (quand on a du bois), mais aussitôt la nuit venue, il faut éteindre le foyer dont la lueur éclatante pourrait servir de point de mire aux artilleurs ennemis, et accroupi contre le talus, rester ainsi sans faire un mouvement en attendant son tour de garde. Beaucoup de mes camarades n'ont plus la force d'y résister et demeurent gelés sur place, d'autres, en proie à une fièvre terrible, sont emportés le matin aux ambulances, d'où ils ne sortiront sans doute pas vivants non plus. Vraiment il faut passer une pareille nuit pour savoir jusqu'où peut aller la misère humaine !... Et je suis sûr que plus tard quand, de retour au pays (si toutefois nous y rentrons) nous raconterons ces choses, on dira : ou ils exagèrent, ou ils ne disent pas la vérité. Et pourtant Dieu sait que j'en suis encore bien au-dessous de cette vérité si affreuse que les mots sont impuissants à l'exprimer.

8 janvier. — Mon caporal tambour découvre aujourd'hui une bonne affaire. Il a su, par les marins des ouvrages avancés, qu'une voiture attelée d'un cheval passe toute les nuits, de minuit à une heure du matin, sur la route stratégique des forts. Cette voiture, munie d'un fourneau portatif, s'en va de redoute en redoute distribuer gratuitement le thé ou le café bouillant aux marins et aux soldats défenseurs de ces ouvrages. Cette ingénieuse idée, due à un généreux patriote, rend d'immenses services au personnel de ces redoutes. Vers minuit nous nous glissons tous deux hors des tranchées et nous allons guetter le passage de la voiture ; celle-ci paraît bientôt et le conducteur se fait un vrai plaisir de nous gratifier d'une tasse de café tout chaud. Allons voici une bonne aubaine, et qui nous aidera quelque peu à supporter le froid vif du matin.

10 janvier. — Le temps est toujours aussi froid. Nous continuons à monter nos gardes par la gelée, la neige ou le verglas.

13 janvier. — Jour de garde. En l'absence du commandant, le capitaine de la 3^{e} compagnie, premier en grade par rang d'ancienneté, prend la tête du bataillon. Nous arrivons comme d'habitude au petit jour et nous restons dans les tranchées. Le temps est superbe et le tir de l'ennemi sensiblement ralenti nous présage une journée assez calme ; chacun se dispose à en profiter du mieux possible lorsque, vers huit heures du matin, l'ordre arrive de réunir quelques compagnies, dont la nôtre, pour

les faire sortir et aller occuper un autre point des tranchées. Mais à peine dehors je remarque nos armes étincelant au soleil, et je me dis que les Prussiens aux aguets s'apercevant de cette manœuvre vont certainement mettre à profit une aussi grande imprudence. Nous le voyons presqu'aussitôt. Une décharge terrible nous arrive et un obus tombe juste au centre du détachement ; on se jette à terre au plus vite et le projectile éclate en touchant le sol fortement durci par la gelée ; on se relève vivement, tandis que les morceaux lancés à une grande hauteur nous retombent encore sur le dos. On se compte, mais par miracle personne n'est blessé. Le canon tonne maintenant sans interruption, et une véritable trombe de fer et de feu s'abat autour de nous ; le désordre se met dans les rangs, chacun se sauve en courant et cherche un abri dans les tranchées les plus proches. Les zouaves, gardiens de ces travaux, refusent de nous y laisser entrer et menacent de leur baïonnette, en jurant et pestant, les *moblots de malheur* qui, disent-ils, les ont éventés, et leur vaudront encore d'être bombardés toute la journée. Repoussés de partout, ne sachant où donner de la tête sous ce déluge infernal, les hommes affolés fuient au hasard sans pouvoir se mettre à couvert !... On parvient enfin à rallier une partie des compagnies et à les diriger vers une redoute où le capitaine-commandant ne trouve rien de mieux pour nous dérober à la vue de l'ennemi que de nous faire entrer dans les baraques en planches qui s'y trouvent. Les marins servant la batterie de cette redoute accourent nous dire de ne pas rester là, que déjà, la veille, ces baraques ont été criblées d'obus et que les Prussiens, nous ayant très-probablement suivi des yeux, un feu très-vif allait de nouveau être dirigé contre elles. Le lieutenant **RENAUD de MOUSTIER,** commande notre compagnie ; il comprend sans peine la justesse de ces observations et nous fait sortir au plus vite. Bien lui en prend, car aussitôt dehors une bombe arrive sur la baraque, où malheureusement se trouve encore la 1re compagnie, blesse 5 hommes et un sixième est entièrement broyé. J'y rentre aussitôt pour juger du ravage. Quel triste spectacle ! Le pauvre garçon était couché quand la bombe éclata, et le prenant par le milieu du corps, elle l'avait réduit en morceaux méconnaissables ; des parties d'intestins, des lambeaux de chair avaient été projetés de tous côtés, à terre, sur les murs et jusqu'au plafond de la baraque. C'était horrible à voir. On ramasse à la hâte tous les sanglants débris de ce corps mutilé qu'on enveloppe dans une toile de tente, et l'on évacue enfin ce lieu maudit. Dire si nous sommes satisfaits d'une pareille équipée n'est pas nécessaire ; on devine ce qui remplit nos cœurs à la suite de ces événements qu'à mon avis, il eût pourtant été si facile d'éviter. Toute la journée le bombardement continue avec la même intensité, il faut absolument rester couché à l'abri du talus sous peine de se faire écharper. Nous nous réfugions deux ou trois camarades et moi sous une espèce de gargouille ou conduite d'eau voûtée. Le lieutenant **de MOUSTIER**, faisant, comme si de rien n'était, sa ronde réglementaire, nous trouve blottis là et nous blâme de notre imprudence en nous engageant de sortir au plus vite. Nous suivons ce conseil, et c'est vraiment heureux, car à peine dehors l'explosion d'un projectile bouleverse de fond en comble l'abri que nous quittons. Vers le soir enfin le feu perd de sa force et l'on en profite pour nous lancer en éclaireurs, aussitôt la nuit venue, en avant des positions que nous occupons.

14 janvier. — J'ai déjà dit que les batteries des ouvrages avancés sont desservies par les artilleurs de marine ; ce sont des marins détachés de la garnison des forts qui fournissent un certain temps de service à ces batteries. Or, un instant avant les faits que je viens de raconter la garde montante entrait à la redoute que nous allions occuper, et les artilleurs remplacés se disposaient à sortir quand la grêle d'obus qui nous poursuivait se mit à tomber. A l'abri de leurs casemates aucun d'eux n'osait plus mettre le nez dehors. Pourtant, à bout de patience, un vieux loup de mer, à la figure fortement basanée, se lève d'un bond et s'écrie : Par Notre-Dame d'Auray, je me sauve!... Et il s'élance en courant. A peine a-t-il fait quelques pas qu'un obus lui frôle le visage et s'abat à ses pieds. D'un mouvement instinctif il se jette en arrière, tandis qu'une mortelle pâleur envahit son visage. Dix

secondes se passent... La bombe n'éclate pas... Il était sauvé ! Pirouettant sur les talons il rentre à la redoute et n'en sort plus qu'à la nuit.
A quoi tient pourtant la vie d'un homme !

15 janvier. — Enterrement de notre camarade si cruellement frappé hier. La 1re compagnie au complet va lui rendre les honneurs militaires et un certain nombre d'hommes est désigné dans toutes les compagnies du bataillon (je fais partie de la délégation de la 2e compagnie) pour l'accompagner à sa dernière demeure. C'était un jeune homme de Claye ou des environs, marié tout récemment. Sa femme et son jeune enfant étaient réfugiés à Paris, et justement hier, ayant obtenu la permission de sortir afin de rendre visite à son mari, elle accourait toute joyeuse quand on dut lui apprendre la fatale nouvelle. Elle a voulu à toute force rester ici pour la cérémonie funèbre, et à la vue de cette jeune femme désolée, succombant sous le poids d'une immense douleur, bien des yeux se mouillent de larmes, bien des cœurs se sentent péniblement affectés. Ah! Voyez-vous ! c'est qu'à ce moment solennel, en face de la mort et de cette tombe ouverte, chacun se recueille et pense que, demain peut-être, le même sort l'attend et que ceux qui lui sont chers ne pourront même pas en dire autant que cette malheureuse femme, pauvre veuve éplorée : J'ai suivi son cercueil ; je sais où il repose et où revenir prier sur sa tombe ! Non, ils ne l'auront même pas cette triste consolation, car ils sont absents et séparés de nous par une barrière infranchissable, désespérante.

16 janvier. — Nous venons loger tout proche la barrière de Montreuil. La discipline se resserre beaucoup, et le peloton de punition, les arrêts ou la prison sont infligés très-fréquemment. De l'aveu même des punis, le peloton de punition où il faut continuellement manœuvrer dehors, par tous les temps possibles, est plus à redouter que la prison, qui pourtant comporte une peine plus grave, mais où l'on se trouve à couvert et forcément dispensé de toute manœuvre.
Le bombardement continue avec le même acharnement et les obus tombent de plus en plus autour de nous.

17 janvier. — Un grand mouvement de troupes s'opère aujourd'hui. Quelque chose de grave se prépare, et il est très probable que la grande partie va s'engager. Ma foi, tant mieux ! car, à bout de toutes ressources, on sent qu'il ne nous reste plus qu'à vaincre ou à mourir. Aussitôt connu, l'ordre de départ est accueilli avec joie ; les sacs se bouclent en un clin d'œil, et nous allons occuper la place assignée au régiment dans une des colonnes en formation, colonne se dirigeant sur Paris. La barrière de Vincennes apparaît bientôt à nos yeux, et vers midi, nous franchissons le pont-levis et entrons de nouveau dans la capitale. Ce jour est un dimanche, et, profitant d'un soleil magnifique, une foule énorme de promeneurs encombre les trottoirs de toutes les rues que nous parcourons. La traversée de Paris s'opère sans incident remarquable, et le régiment vient faire halte au rond-point de l'arc de l'Etoile. Par une fatalité inexplicable, chaque fois qu'on entreprend une opération difficile, comportant de nombreux déplacements d'hommes, on est sûr que le dégel survient ; il en est de même encore aujourd'hui. Aussi la marche sur les chemins boueux et glissants devient-elle fort pénible, surtout pour des hommes surchargés du lourd équipement militaire, et affaiblis de longue date par le manque de pain et de toute nourriture substantielle. Nous sommes tout trempés de sueur, et, aussitôt libres, chacun part en quête de rafraîchissements. Beaucoup des nôtres, afin de ne pas trop s'éloigner, s'adressent à de petites marchandes établies sur les bancs des Champs-Elysées. Après une pause assez longue, les clairons sonnent *sac au dos*, le tambour maître brandit sa canne, et nous nous remettons en route en battant la marche du régiment. Sortis la barrière, nous sommes dirigés vers Neuilly, et, traversant la Seine, nous venons loger à Courbevoie, dans une maison d'école en construction.

18 janvier. — Nous sommes, je l'ai dit, dans une maison en construction. A un certain endroit de la cour se trouvait (ce que nous ignorions) un tonneau d'une Compagnie bien connue, provisoirement enterré là pour les besoins des ouvriers, et qui, à bout de service, avait été recouvert d'une légère couche de gravois, rendue assez résistante par la gelée. Déjà, bien des fois, l'on avait passé dessus sans accident ; mais ne voilà-t-il pas que, par le dégel d'aujourd'hui, notre porteur de sucre et de café, revenant de la distribution, a le malheur de s'arrêter juste au-dessus de ce lieu maudit : le terrain cède, et... crac ! le voilà enfoncé, barbotant jusqu'au ventre. Fallait voir les contorsions effrayantes du pauvre diable essayant de se tirer au plus vite de ce traquenard d'un nouveau genre, et, d'un autre côté, les éclats de rire homérique de nous tous, accourus pour jouir de ce spectacle aussi burlesque qu'inattendu. S'il était bon de rire, l'accès passé on s'aperçut, hélas ! que sucre et café gisaient en partie submergés, eux aussi, dans les profondeurs de cette mer encore inexplorée, connue du seul Cambronne de célèbre mémoire. On se précipite, mais, en dépit de tous les efforts, on ne parvient à sauver du désastre qu'une très-faible partie des provisions, et encore n'aurait-on pu dire qu'elles étaient vraiment intactes. Enfin, il faut bien s'en contenter. Mais avouons que nous n'avons pas de chance, à notre escouade : à Petit-Bry, nous perdons nos vivres dans la bataille ; aujourd'hui, c'est avant. Mais ils ne nous échappent pas moins, et malheureusement ce sont les provisions de plusieurs jours.

L'artillerie a défilé toute la nuit, et ce matin nous pouvons juger de l'énormité des apprêts qui se sont faits durant notre sommeil. Du pont de Neuilly au rond-point des Bergères, toute l'avenue est couverte de canons, de caissons, de mitrailleuses et de voitures de toutes sortes, alignés sur quatre rangs ! Toutes les maisons regorgent de soldats ; les chevaux sont logés aussi un peu partout : sous les hangars, dans les caves, etc., mais la plus grande partie de ces animaux campe dehors, faute de place à couvert. Le mouvement de concentration ne s'arrête pas une minute ; les régiments succèdent sans cesse aux régiments, et l'on se demande enfin où tant de monde va trouver place. Dans l'après-midi, ce sont les gardes nationaux qui sortent de Paris musique en tête et chantant à gorge déployée. Nous descendons tous sur le trottoir ; et, en voyant passer ces hommes chargés de provisions qui, bien qu'assez restreintes, nous paraissaient énormes ; en voyant surtout du pain frais attaché sur leur sac, une irrésistible envie d'en avoir, ne fût-ce qu'une bouchée, s'empare de chacun de nous et nous fait tirer la langue un pied de long ! Mais il faut malheureusement se contenter de le dévorer des yeux. Cependant, le jour commençait à tomber, et je remarque tout à coup trois ou quatre individus à la mine assez équivoque passant devant moi et cherchant à se faufiler au premier rang. Je crus d'abord que l'envie de voir de plus près le défilé les poussait seule à s'approcher ; mais je fus vite désillusionné, et je compris bientôt toute la hardiesse de leur plan. Partant de ce principe qu'il est impossible au soldat de quitter sa place pendant le défilé, et que forcément il lui faut suivre le flot humain qui le pousse, sous peine d'être écrasé en voulant y résister, ils se placent sur le bord du trottoir et guettent l'arrivée d'un porteur de pain ou de marmite contenant les vivres d'une escouade. Dès le premier qui paraît, je vois l'un d'eux, armé d'un couteau bien affilé, trancher d'un seul coup la grande courroie du sac, et les provisions roulent à terre. Prestement enlevés par les affidés, ces objets passent de main en main et disparaissent en une minute. Les Parisiens n'y voient que du feu. Bien peu d'entre nous s'aperçoivent de ce manège, tout occupé que l'on est à regarder le défilé. Quant à moi, je frappe sur l'épaule de l'un de ces hommes en le priant de me donner un morceau de pain blanc, ce qu'il fait d'assez bonne grâce et en y joignant même une tranche de lard. Grâce à cette heureuse aubaine, nous faisons un assez bon souper, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps. Le pain surtout nous semble délicieux. Craignant d'être frappés dans la grande lutte qui se prépare, et ne voulant pas laisser profiter les Prussiens des quelques sous qui nous restent, nous allons, **Anatole LEROUX, TROLET** et moi, les dépenser à la cantine voisine, d'où nous revenons assez tard. On se couche aussitôt ; mais, à peine endormis, le réveil sonne et il faut se

lever pour faire la soupe. Il est minuit. Nous avons notre portion de viande de cheval pour deux jours ; mais cette part est si faible qu'on peut certes la manger d'une seule bouchée (la portion est de trente grammes par homme). Au lieu de soupe, on trouve plus expéditif de faire cuire la viande en bifteck, et à deux heures du matin nous partons rejoindre le régiment avenue de la Grande-Armée. Mais là on apprend que, pour une cause ou pour une autre, le mouvement ne s'opère pas avec toute la régularité désirable et qu'une autre division doit passer avant la nôtre. Nous attendons ainsi une heure et demie, l'arme au pied. Nous partons enfin au pas accéléré ; mais la marche est entrecoupée de repos successifs nécessités par des obstacles imprévus qui se dressent devant nous et gênent le défilé. Malgré tout, on arrive pourtant à une tranchée du Mont-Valérien, premier ouvrage défensif de ce fort. Cette tranchée va servir aujourd'hui, en les tenant abritées et dissimulées jusqu'à leur débouché dans la plaine, à toutes les troupes qui vont opérer la sortie. C'est un ouvrage considérable, espèce de chemin couvert où un homme à cheval est facilement garanti de tout projectile par la hauteur du remblai ; et la largeur en est telle à certains endroits qu'une batterie attelée de six chevaux y tournerait facilement. Pendant toute la journée du 18, cette tranchée vomit au dehors des flots de soldats de toutes armes : ligne, moblots, artillerie, mais surtout des gardes nationaux. A peine sorties de ce courant humain, les compagnies se forment, et nous sommes dirigés vers la ferme de la Fouilleuse, située dans la plaine et à quelque distance de la pente que nous venons de descendre. On traverse la cour intérieure de la ferme, et, aussitôt sortis, les régiments sont, à droite ou à gauche, formés en colonnes et placés en ligne de bataille. Comment dépeindre l'admirable tableau que nous avons sous les yeux ? Devant nous, derrière nous, jusqu'à mi-côte de la colline et de chaque côté, aussi loin que la vue peut s'étendre, le sol est couvert de régiments déployés pour l'attaque. Partout les couleurs les plus vives se marient aux teintes les plus sombres ; les baïonnettes scintillent, tandis que d'innombrables pièces d'artillerie, dont le bronze étincelle au soleil, sont là tout attelées et prêtes à s'élancer...

Tous les arbres ont été abattus, tous les obstacles nivelés par le génie, et rien, absolument rien ne venant arrêter la vue aussi loin qu'elle peut porter, on jouit là d'un spectacle vraiment grandiose, bien au-dessus de ce que je puis décrire et de tout ce qu'il est possible de se figurer. A voir un tel déploiement de force le doute n'est plus permis, on a confiance en soi-même, et pour cette fois chacun semble assuré d'un triomphe certain. Tout en face de nous se trouve une colline d'une assez grande hauteur dont les Prussiens occupent le sommet ; il est probable que notre régiment sera un de ceux appelés à l'honneur de les déloger de là et nous nous y préparons.

Dès 6 heures et demie la fusillade s'engage et roule incessamment.

Nous nous mettons en marche et débouchons dans la plaine, précédés à une assez grande distance par nos francs-tireurs volontaires.

Avançant toujours, nous arrivons bientôt en face le village de Garches où nous recevons les premières balles prussiennes. Les francs-tireurs sont déjà engagés ; de l'endroit où nous sommes, nous les voyons gravir les pentes rapides du coteau. Mais les murs d'un parc qui le coupent à une certaine hauteur ont été crénelés par les Prussiens, et ceux-ci, embusqués derrière et parfaitement abrités, accueillent par une nuée de projectiles les premiers des nôtres qui osent s'avancer assez près ; une certaine hésitation se met dans les rangs des francs-tireurs. Quelques soldats du 136^{e} de ligne leur sont adjoints, et l'ascension recommence, menée vigoureusement. Il faudrait du canon pour abattre ces murailles et nous livrer passage, mais le dégel brusquement survenu a tellement amolli la terre que les pièces d'artillerie, arrêtés dans la plaine et embourbées jusqu'à l'essieu, se trouvent dans l'impossibilité absolue d'avancer. Il faut user d'une autre ressource : une compagnie du génie s'élance sous le feu et arrive jusqu'au pied du mur, en sape le pied et à l'aide de la poudre en fait sauter des parties. Aussitôt la brèche ouverte, les francs-tireurs s'y élancent ; deux bataillons de ligne et nos 1er et 4^{e} bataillons soutiennent cette attaque, tandis que nous-mêmes, 2^{e} et 3^{e}

bataillons, formons la réserve et restons en arrière, quelque peu protégés par un pli de terrain, mais n'en recevant pas moins une énorme quantité de balles et de grenades. L'attaque est des plus vives et sur toute la ligne le crépitement de la fusillade est incessant. Les gardes nationaux fortement engagés aussi à côté de nous, font des prodiges de valeur. Tout leur courage est vain : ils ne parviennent pas à franchir la première ligne de maisons dont les créneaux meurtriers vomissent incessamment une nuée de projectiles, et fortement éprouvés ils se voient bientôt forcés de renoncer à l'attaque. Pendant ce temps nos bataillons avaient gagné du terrain, étaient entrés dans le parc et s'étaient emparés des premiers ouvrages de l'ennemi. Le soir arrive et depuis le matin nous sommes toujours là, immobiles, et dans une position assez critique ; on enfonce jusqu'à mi-jambes dans la boue liquide et il faut essuyer le feu de l'ennemi sans pouvoir y répondre. Quelques officiers, les tambours et les clairons se sont installés dans le fond d'une carrière dont les bords, malheureusement peu élevés, procurent néanmoins un léger abri. En qualité de tambour je fais naturellement partie de ce petit groupe. Les obus et les balles passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Tout à coup une boite à mitraille s'abat juste au milieu de la carrière. On se jette à terre se croyant perdu... Par un hasard providentiel la bombe frappe en tombant sur une roche énorme restée debout au centre de l'excavation, y éclate, et lance en l'air d'innombrables projectiles qui nous retombent sur le dos, mais sans blesser personne. Il est heureux que cette pierre se soit trouvée là, car la bombe éclatant à rase terre nous aurait infailliblement tous écharpés.
5 heures du soir. — La garde nationale repoussée de partout, décimée par les balles et la mitraille, se replie en désordre ; les Prussiens sortent en masse de leurs abris et essayent de réoccuper les positions qu'ils ont dû abandonner le matin ; se croyant déjà sûrs de la victoire ils poussent des hurrahs formidables. Les bataillons de notre régiment tiennent toujours dans le parc, et, malgré les furieux efforts de l'ennemi, n'ont pas encore cédé un pouce de terrain. Cependant leur position devient de plus en plus critique ; ordre est donné aux deux bataillons de réserve (à nous par conséquent) d'aller les dégager. Les quatre premières compagnies s'élancent et viennent s'échelonner sur la pente que nous avons à gravir, tandis que le reste du bataillon suit à distance et vient les appuyer. Le capitaine **LAJOLAIS** est à la tête de notre compagnie et l'enlève vivement par son exemple. Au moment où, escaladant au pas de charge les pentes accidentées du coteau, nous arrivons à mi-chemin de la hauteur la fusillade crépite avec rage, et nous sommes assaillis par une effroyable avalanche de projectiles. On fait sonner le couchez-vous pour laisser passer l'ouragan. Le lieutenant **RENAUD de MOUSTIER** me précède de deux ou trois pas, ce brave officier, resté courageusement debout, attend, impassible, la fin de la tourmente. La noble témérité de ce jeune homme m'électrise à mon tour, je me dis que les balles qui le respectent ne me toucheront sans doute pas plus, et je reste droit à la place où je me trouve. **RENAUD de MOUSTIER** se retourne et m'apercevant : Ah ! c'est très-bien ! **GRENIER**, c'est très-bien ! dit-il, et sentant le feu diminuer, il brandit son épée et s'écrie : En avant ! En avant ! En un clin d'œil, chacun est debout et reprend sa course. Nous nous retranchons dans le bois, et malgré les attaques réitérées des Prussiens nous gratifiant d'une fusillade infernale, nous réussissons à nous y maintenir : on leur répond par un feu très-vif qui les arrête quelque peu et facilite ainsi la retraite des gardes nationaux. Embusqués, quelques camarades et moi, au coin d'un mur, nous nous occupions à tirailler lorsque le sifflement d'une bombe passant au-dessus de nos têtes se fit entendre. Au bout de sa course peut-être et arrêté par le tronc d'un arbre, le projectile tombe et se brise tout près de nous ; on se jette vivement à terre, et au même instant je reçois un coup violent au bas de la jambe. Croyant qu'un de mes camarades en se couchant m'a involontairement donné un coup de pied, je n'y fais plus attention, mais sentant une très vive douleur en cet endroit, j'y porte brusquement la main et trouve un fragment de la bombe qui vient d'éclater. Cet éclat, presque à bout de projection, avait cependant encore eu assez de force pour couper net le cuir de ma guêtre et était resté sur place ; je le ramassai et le mis dans mon sac en

souvenir de ma bonne chance en ce jour, car c'était un morceau de fer de huit à dix centimètres carrés, qui, lancé un peu plus vivement, m'aurait infailliblement brisé le bas de la jambe !
Le jour baissait rapidement et la garde nationale cédant de partout, il fallait, en attendant le moment fatal de reculer à notre tour, songer à enlever les blessés si on ne voulait pas les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi en se retirant. Le nombre des hommes frappés est malheureusement très-grand, et bien souvent il arrive qu'un pauvre mobile déjà atteint et mutilé reçoit une nouvelle blessure, lui faisant pousser un cri strident suivi d'une plainte longue et douloureuse !... Rien n'est triste comme ces plaintes de blessés, se tordant au milieu d'horribles convulsions, se lamentant d'une voix, déjà pour beaucoup, hélas ! entrecoupée par le râle de l'agonie. C'est affreux à voir et à entendre. Encore aujourd'hui je n'y puis jamais penser sans me sentir frisonner, et je me dis qu'il faut les péripéties émouvantes du champ de bataille, l'enivrement de la poudre, l'acharnement de la lutte, pour avoir le courage de combattre alors qu'on est environné de scènes si désolantes.
Depuis longtemps déjà notre aumônier, M. l'abbé **RAYMOND**, (aujourd'hui vicaire à Paris-Belleville), homme énergique s'il en fut, la soutane relevée afin de passer plus facilement à travers le taillis et ne se souciant pas plus de la grêle de balles qui nous assaille que s'il se trouvait à dire sa messe à l'église, allait de l'un à l'autre des blessés, prodiguait les secours en son pouvoir et réclamait énergiquement l'arrivée des brancards. A quelque distance du champ de bataille une vingtaine d'ambulanciers, à l'abri d'un talus, attendaient que la fusillade fût moins vive pour remplir leurs fonctions humanitaires. A la vue de cette hésitation, l'aumônier se rend auprès d'eux et les engage vivement à venir enlever les malheureux qui réclament leur secours. Vains efforts, la fusillade redouble et aucun ne se décide à sortir de sa retraite. Alors l'aumônier charge les brancards sur son épaule et malgré le feu terrible revient auprès de nous sans la moindre égratignure. Quelques hommes sont détachés de notre compagnie pour cet indispensable office de brancardiers et le service s'organise enfin. Les blessés emportés non-seulement sur les brancards, qui se trouvent fort insuffisants, mais encore dans les toiles de tente, sur un fusil, à dos d'homme, etc., sont promptement mis hors de portée de l'ennemi et des atteintes de son feu meurtrier.
La nuit était venue et la retraite des gardes nationaux se changeait en véritable déroute. Le bruit incessant de la fusillade se fait bien encore entendre, mais, sauf notre régiment et celui des zouaves qui ripostent avec ardeur, il n'y a plus guère que les Prussiens qui entretiennent cet assourdissant pétillement ; assourdissant est bien le mot, car depuis le matin j'ai le tympan brisé par le crépitement incessant de cette fusillade sans exemple. Figurez-vous dans une violente rafale d'énormes grêlons précipités furieusement par un vent impétueux contre les vitres d'une croisée et frappant celle-ci de ces petits coups secs, précipités, infinis, se continuant ainsi sans une seconde d'interruption toute une journée entière, et vous aurez une petite, mais bien petite idée de ce qu'il nous est donné d'entendre depuis le matin!... Ajoutez à cela le grondement sourd et continu du canon, venant jeter sa note basse et lugubre au milieu de cet infernal concert, puis, de temps en temps entre le sifflement des balles, le ronflement sonore et l'explosion formidable des boîtes à mitraille, des obus et des grenades, et vous aurez un tableau, mais un tableau bien pâle encore de cette mémorable journée du 19 janvier. Cependant les deux bataillons de Seine-et-Marne, premiers engagés le matin, ont pu, grâce à notre secours, regagner en bon ordre la ferme de la Fouilleuse. Un brouillard épais s'est levé rapidement, et, venant ajouter son opacité à la fumée de la poudre et à l'obscurité de la nuit, c'est à peine s'il est possible de se reconnaître à quelques pas. Notre bataillon se trouve quelque peu dispersé, mais une poignée des nôtres ainsi que quelques zouaves, se retranchant alors dans un coin de ce parc de Buzenval, si disputé, et emporté par l'ardeur de la lutte, chacun ne songe plus qu'à se faire tuer plutôt que de céder la place. J'aperçois le commandant **TESTARD** à quelques pas ; le capitaine **LAJOLAIS** dirige hardiment la défense de notre compagnie, tandis qu'un peu plus loin l'intrépide **de MOUSTIER** commande la 4^{e} où il a été détaché.

Les heures passent à tirailler continuellement. Craignant d'avoir affaire à de très-grandes forces, faciles à dissimuler la nuit, les Prussiens, toujours prudents, n'osent avancer et attendent, en nous écrasant de mitraille, que le jour leur permette de reconnaître les positions. De notre côté le feu ne faiblit pas, mais enfin malgré le courage que chacun y apporte, on est obligé de reconnaître l'inutilité absolue d'une pareille défense, et vers deux heures du matin ordre est donné de rejoindre les autres bataillons à la Fouilleuse. La nuit est d'une obscurité désespérante, et les terres en pente, amollies par le dégel, foulées et refoulées en tous sens par d'aussi grandes masses d'hommes, n'offrent plus bientôt qu'une surface boueuse et glissante sur laquelle il est presque impossible de se tenir debout. Nous allions franchir le dernier mur du parc quand une voix déchirante nous jette ces mots : A moi ! mes amis, à moi!.. Ne me laissez pas tomber au pouvoir des Prussiens !. Je m'approche et reconnais un pauvre garde national qui en descendant la côte au plus vite s'est empêtré dans les halliers et est resté couché sur le dos. Je lui demande s'il est blessé ? Non, camarade, mais je vous en prie, aidez-moi à me tirer d'ici, car je ne puis faire un seul mouvement. — Je déboucle à la hâte son sac énormément bourrés d'effets de campement et de provisions de toutes sortes, et qui se trouvait être ainsi la principale cause le clouant à terre. Aussitôt libre il essaie de se soulever, mais il retombe encore ; c'est avec la plus grande peine que je parviens enfin à le remettre sur pied, et sans attendre ses chaleureux remerciements, je me mets à courir afin de rattraper la compagnie, mais à quelques pas je ne sais quel obstacle m'accroche la jambe et me voici à mon tour étendu tout de mon long dans la fange. Heureusement pour moi j'étais tombé en avant, je me relève le plus promptement possible et continue ma course. Mais tout cela avait demandé quelque temps et je me trouvais maintenant assez en arrière ; malgré toute ma diligence je ne puis rejoindre qu'un seul de mes camarades, **Léon SAUVEUR,** égaré lui aussi ; nous nous mettons tous deux en route et, après mille et mille fatigues, nous arrivons enfin à la ferme tant désirée ; nous en parcourons tous les appartements, toutes les cours transformées en ambulances, où les blessés reçoivent un premier pansement avant d'être dirigés sur Paris. Le sang ruisselle de tous côtés, et les chirurgiens taillent, coupent et posent des appareils au milieu d'un concert de cris et de gémissements. Ne reconnaissant aucun homme de notre compagnie parmi les blessés, un soupir de soulagement s'échappe de notre poitrine et nous repartons en essayant de reconnaître la direction de nos cantonnements du matin. Mais l'artillerie, avec son matériel immense de canons, de caissons et fourgons de toutes sortes, l'artillerie, dis-je, qui s'était vue le matin, à cause du dégel, dans l'impossibilité absolue de prendre part à l'action et qui, par cela même, se trouva malheureusement la principale cause du désastre de la journée, est restée campée sur place, et nous ne pouvons arriver à retrouver notre chemin dans ce dédale inextricable formé de pièces et de caissons alignés, de chevaux dételés et d'une multitude de soldats couchés et endormis à l'entour de leurs feux de bivouacs. Pourtant à force de marches et de contre-marches nous parvenons enfin à découvrir une route. Est-ce la bonne ? Celle qui doit nous conduire hors de cette fourmilière et nous approcher de Courbevoie ? Personne ne peut nous renseigner. D'immenses convois de munitions occupent, sur deux lignes, toute la largeur de la route ; les rares intervalles libres sont remplis de soldats de toutes armes marchant pêle-mêle, harassés et couverts de boue, tandis qu'au loin dans la plaine on entend encore les tambours et clairons sonnant à qui mieux mieux le ralliement de la compagnie, du bataillon ou du régiment pour essayer de mettre un peu d'ordre dans cette horrible confusion. Il faut avoir vu une armée en déroute pour se faire une idée de ce qu'est l'esprit humain quand il a perdu cette belle chose qu'on appelle *la confiance en soi-même*. Autant le soldat est fort, docile et insoucieux du danger quand il se croit assuré du succès, autant il est faible, égoïste, craintif en quelque sorte et sourd à la voix de ses chefs quand il sent que la victoire lui échappe. Ainsi en est-il aujourd'hui. Nous le voyons bien, hélas ! par le tableau navrant que nous avons sous les yeux… Enfin nous suivons une file de voitures et après mille petits accidents, arrêtant à chaque instant la

marche du convoi, nous arrivons à un endroit que je reconnais pour l'avoir vu le matin ; nous nous engageons de ce côté, fatigués, harassés, mais presque joyeux de sortir enfin de cet immense tohu-bohu. Au bout de quelque temps d'une marche pénible nous arrivons à la maison d'où nous sommes partis la nuit précédente : le capitaine et quelques hommes y entrent presque en même temps, et à chaque instants l'arrivée d'un nouveau camarade, ayant réussi lui aussi à regagner le cantonnement, est accueillie avec joie. Il est quatre heures du matin : notre sac, qui depuis *vingt quatre heures* nous écrase les épaules, est jeté dans un coin et malgré d'intolérables souffrances causées par la fatigue, je songe que nous n'avons pris pour toute nourriture durant cette longue journée qu'un peu de biscuit et quelques gorgées d'eau-de-vie, et qu'il serait bientôt temps de manger. Mais le moyen quand on ne possède plus aucune provision ?… Dormant debout et glacés par le froid piquant de la nuit, allons-nous, du moins, pouvoir allumer du feu ? Hélas ! là encore nous nous heurtons à un obstacle presque insurmontable ; le bois nous faisant aussi complètement défaut que la nourriture!.. Comment faire ?… En sortant dehors nous découvrons des poteaux servant à étendre le linge d'un blanchisseur. Là est notre salut : en un tour de main les pieux sont arrachés, et nous fournissent le combustible nécessaire. Le feu est allumé et sans plus songer à la faim, chacun s'étend à l'entour et s'endort profondément.

20 janvier. — Repos complet. Du reste nous aurions été tout à fait incapables de nous livrer au moindre exercice aujourd'hui. Je ressens un tel malaise dans tous les membres, que c'est à peine si j'ai la force de nettoyer mes effets affreusement maculés de boue et noircis par la fumée. Le bruit de la fusillade m'a tellement assourdi que je crois toujours avoir ce pétillement infernal auprès des oreilles. Nous nous rendons à l'appel, et il est constaté que 19 hommes de la compagnie sont morts, blessés ou disparus. De Villiers même nous avons **LEROUX**, atteint d'une balle morte à l'avant-bras, et **Anatole BLAISE**, porté manquant à l'appel. Nous changeons encore une fois de logement et nous revenons à Neuilly, non loin de la barrière.

22 janvier. — On apprend que le général **TROCHU**, tout en conservant la présidence du gouvernement, vient de se démettre du commandement de l'armée de Paris, et que le général **VINOY** est investi de cette fonction.
Dans la crainte d'un mouvement populaire, nous sommes mandés à Paris ; le régiment fait son entrée par la porte Dauphine et vient camper avenue des Champs-Elysées. Nous y passons une partie de la journée assez tranquillement, et vers le soir nous remontons à Neuilly.

23 janvier. — Nous entrons de nouveau dans Paris, clairons en tête et tambours battant, et parcourant ainsi une partie de la capitale, nous venons prendre le chemin de fer à Courcelles. Tandis que nous filons avec rapidité, les suppositions vont leur train et le bruit court qu'une autre sortie va être tentée, sortie en masse dont celle du 19 n'aurait été que le prélude. On suppose beaucoup, mais à vrai dire on ignore complètement dans quel but et sur quel point nous sommes dirigés. Enfin l'on apprend que c'est Montreuil qui nous est destiné ; nous venons réoccuper nos anciens logements et reprendre comme autrefois le service des tranchées. Le propriétaire de la maison que nous occupons avait eu l'ingénieuse idée de cacher son vin au fond d'une pièce d'eau existant dans le jardin ; les bouteilles entassées au fond, on avait étendu une couche de ciment par dessus et le tout avait été recouvert d'une petite quantité d'eau, avec mousse et détritus d'herbes, de feuilles, etc., si bien que jamais il ne nous serait venu à l'idée que cette pièce d'eau pouvait avoir une plus grande profondeur. Cependant, durant notre absence, la cachette avait été découverte et le vin enlevé. Quelques bouteilles cassées et le trou béant démontraient victorieusement la perpétration du larcin. Qui en était l'auteur ? Evidemment quelqu'un ayant habité ou habitant encore le pays et ayant une

connaissance particulière des lieux exploités. Mais, à coup sûr, et je le confesse humblement à la honte de notre perspicacité, nous n'aurions jamais été dénicher là cette merveilleuse cachette. Encore un acte de pillage de moins à mettre sur le compte de la mobile ; que les gens trop disposés à l'accuser en prennent leur parti.
Nous venons passer la nuit à Noisy-le-Sec.

26 an 27 janvier. — Nous sommes toujours de garde aux tranchées. Les vivres deviennent si rares qu'à peine sont-ils suffisants pour nous empêcher de mourir de faim. Malgré le dévouement patriotique dont chacun est animé, on serait tenté de se laisser aller au découragement ; et si une sorte de pressentiment ne nous disait pas que la fin de nos souffrances approche, aucun homme (que la seule espérance soutient encore) ne pourrait plus tenir debout.
7 heures du soir. — Le canon des forts a tonné avec rage toute la journée et les Prussiens ne se sont pas fait faute d'y répondre ; mais aussitôt la nuit venue, le bombardement redouble, et les coups précipités de nombreuses décharges éclatant à la fois ne forment bientôt plus qu'un roulement sourd et continu. Par moments les forts semblent embrasés et vomissent sans interruption les bombes et les obus, dont les courbes étincelantes sillonnent en tous sens la voûte sombre du ciel. Les assiégeants ripostent avec ardeur et les traînées lumineuses se multiplient tellement qu'on se croirait au centre du bouquet d'un immense feu d'artifice. J'admirerais volontiers ce spectacle grandiose si de temps en temps la chute et l'explosion d'un projectile ne venait pas me rappeler à la triste réalité. Cette canonnade extraordinaire semblait devoir se prolonger longtemps, lorsqu'à notre grande surprise elle cesse tout à coup vers minuit. Que va-t-il se passer ? On s'attend à une nouvelle sortie, mais ce qui étonne le plus c'est que les Prussiens aient aussi arrêté leur feu. Nous ne tardons pas à avoir le mot de l'énigme, et les marins de service aux batteries nous apprennent qu'un armistice de vingt et un jours vient d'être signé ! A cette nouvelle, un sentiment inexprimable s'empare de nous ; on s'aborde presque souriant, on se serre les mains en disant : « Nos malheurs sont finis ! Nous allons enfin, en attendant de sortir d'ici, recevoir des nouvelles et apprendre ce que sont devenues nos familles, nos pays, durant ces cinq mois de siège si terribles non-seulement pour nous, mais encore pour elles, ces personnes chères, puisqu'il leur a fallu rester et vivre (si toutefois elles vivent encore, hélas!) au milieu des troupes ennemies, et ressentir le fatal contre-coup de notre persévérante résistance !... »
Bizarrerie singulière. Aussitôt la suspension d'armes connue, les sentinelles avancées des postes prussiens se mettent à découvert et sans armes, s'avancent de quelques pas : les nôtres en font autant, et comme une seule portée de fusil les sépare, on se rejoint bientôt ; les Prussiens offrent la goutte, des cigares, etc., aux *bonn'frantzouse* qui, dépourvus de tout depuis si longtemps, ne se font pas prier pour accepter de tels cadeaux. Ainsi d'un côté comme de l'autre, voici une sentinelle, un homme qui, un quart d'heure auparavant aurait immanquablement essayé de tuer le premier de ses adversaires qui aurait eu l'imprudence de se montrer à découvert, et cela sans le connaître, sans la moindre raison de lui en vouloir, mais tout simplement parce qu'il ne porte pas un uniforme semblable au sien, et que la guerre le force de faire cette chose abominable !… Une trêve est conclue, et voilà ces mêmes hommes, tout à l'heure encore prêts à s'égorger, qui fraternisent ensemble, échangent leurs provisions, causent (autant que la différence de langage le permet) et paraissent les meilleurs amis du monde !!! N'est-ce point assez singulier ? et combien n'est-il pas regrettable que dans les différends qui divisent les nations, il ne soit pas possible d'avoir recours à un jugement arbitral, évitant de faire massacrer ainsi des milliers de pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de jouir en paix de cette vie précieuse qu'ils tiennent du Créateur ? Que de sang, que de larmes, que de peines seraient épargnés si les hommes voulaient enfin comprendre cette

élémentaire vérité ! Mais non, le monde est ainsi fait, et il s'écoulera sans doute encore bien des années, bien des siècles peut-être, avant de voir éclore ce grand progrès humanitaire.

29 janvier. — Evacuation des forts par les marins. Beaucoup de ces braves gens ont les yeux remplis de larmes, et s'en vont la rage au cœur d'être ainsi forcés d'abandonner des positions qu'ils savaient inexpugnables. Chaque marin porte un pain blanc et des provisions de toutes sortes, dont les forts étaient sans doute encore assez abondamment pourvus. Le pain blanc surtout nous fait fort envie et la vue de ces provisions est bien faite, il faut l'avouer, pour aiguillonner le désir de gens absolument dénués de tout. J'accoste un marin chargé d'une pile de boîtes à sardines et le prie de m'en vendre une ; il refuse d'abord, mais me la cède enfin moyennant 1 franc. On les trouve excellentes les sardines du vieux marin, et s'il est une chose à regretter, c'est que la boîte ne soit pas plus grande, du moins c'est la judicieuse réflexion que me font trois ou quatre amis à qui je fais partager cette heureuse aubaine.
Midi. — Notre division reçoit l'ordre de rentrer dans Paris. Les sacs se bouclent, le départ sonne et nous opérons notre entrée par la porte de Bagnolet. Les officiers généraux sont à pied : la musique est bien en tête des régiments, mais clairons et tambours sont muets et le plus grand silence règne dans tous les rangs. Un douloureux étonnement se lit sur le visage des Parisiens accourus à notre rencontre, tandis que des gamins juchés sur le talus des fortifications nous reçoivent pas les cris de : ah ! les feignants ! les feignants !... J'allais leur riposter, mais le général **de BELLEMARE** qui se trouve à côté de nous, me frappe sur l'épaule en disant : « Allez ! Allez ! mes enfants ! vous avez fait votre devoir !. »
Nous entrons dans la capitale et venons occuper des baraques situées sur le boulevard Charonne, tout à l'entrée du cimetière le *Père Lachaise.* Il est alors 3 heures et demie.

30 janvier. — Depuis le 12 octobre je n'ai pas une seule fois couché dans un lit, et pendant les nuits de ce rigoureux hiver où nous n'avions souvent pour toute ressource que de nous étendre sur la terre glacée, il ne nous était presque jamais possible d'ôter les chaussures de nos pauvres pieds engourdis par le froid, aussi suis-je encore aujourd'hui possesseur d'un rhume de premier ordre ; pour le soigner plus facilement, je laisse là les planches de la baraque et me rappelant à propos que le logement de mon oncle se trouve à proximité (rue des Haies, n. 29), je cours lui demander asile. Qu'il est doux après de telles épreuves de pouvoir s'étendre sur un matelas ! Ah ! oui, il faut avoir été malheureux pour savoir tout ce que le bonheur inespéré qui vous arrive procure de véritable contentement.

2 février. — Mon oncle quitte Paris, mais il me cède son logement que nous occupons, **Olivier MARLIN** et moi ; Olivier remplissant les fonctions de cuisinier. Nous sommes désarmés et petit à petit on retire tout le fourniment ; on parle même de nous ôter la capote, mais devant l'impopularité qu'une telle mesure rencontre parmi nous, on en retarde l'exécution.

7 février. — Je reçois une première lettre de ma femme, lettre datée de Lagny et qui, ai-je besoin de le dire, me rend vraiment heureux, car elle m'apprend que ma famille a relativement peu souffert et que le pays n'est pas trop maltraité. Mon rhume est à peu près passé ; quand à notre position elle est toujours la même. Le régiment de Seine-et-Marne, comme je l'ai dit, campe à l'entrée du Père Lachaise, où il assiste là au triste défilé des convois d'enterrement qui se succèdent presque sans interruption. Ceux de la population de Paris que la mort semble le plus atteindre, ce sont les enfants : mais il est vrai que les faibles forces de ces pauvres petits êtres étaient bien peu en état de résister aux dures privations des derniers jours du siège. Triste ! triste! pour celui qui, toute une

journée entière, a ce lugubre tableau devant les yeux. Heureusement que l'on se fait à tout. Nous avons un de nos camarades, **DREVAULT**, bien malade en ce moment ; il pleure et se désole, disant qu'il n'aura pas le bonheur de rentrer au pays ; je vais le voir tous les jours et le console de mon mieux. Les élections pour l'Assemblée nationale vont avoir lieu demain, et afin de juger de ce que sont les orateurs de Belleville, j'ai déjà été au club plusieurs fois. J'ignore comment tout cela tournera, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les citoyens clubistes s'en donnent à qui mieux mieux, et qu'il est donné d'entendre là bien des choses peu rassurantes.

9 février. — Vote pour les députés à l'Assemblée nationale. Le bureau pour notre bataillon est présidé par le commandant **TESTARD**, et installé au premier étage d'un restaurant à l'enseigne du *Père Lachaise*. Nous allons là par compagnie déposer notre bulletin dans l'urne. M. **de PIOLENC**, chef du premier bataillon de la garde mobile de Seine et-Marne, s'offre aux suffrages du régiment.

10 février. — Nous partons, Olivier et moi, en promenade à la barrière du Trône, où nous rencontrons plusieurs personnes de Villiers, qui nous donnent des nouvelles. J'ai la douleur d'apprendre que la maison de mon beau-père a été la proie des flammes durant ces jours néfastes que nous venons de traverser.

11 février. — Quelle bonne surprise, aujourd'hui ! Ma femme, en compagnie de mon frère et de mon oncle, sont parvenus à entrer dans Paris et viennent me rendre visite. Comment exprimer les sentiments qui m'agitent en retrouvant après une aussi longue séparation ces êtres chers, que tant de fois durant notre captivité j'avais désespéré de revoir. Nous nous rendons, ma femme et moi, chez M. **MILIUS**, mon hôte parisien des premiers jours du siège ; nous sommes accueillis avec le plus vif empressement, et, sur leur instante prière, nous passons la nuit chez ces excellents cœurs.

12 février. — La journée tout entière se passe en visites et en promenades dans Paris.

13 février. — Départ de Paris, à onze heures du matin, de mon frère et de ma femme. Il faut donc encore une fois se quitter ? Ah ! espérons du moins que ce ne sera pas pour un aussi long temps que la première fois.

18 février. — Le ravitaillement de Paris s'opère très-vite ; de là, diminution du prix de toutes les marchandises, depuis si longtemps cotées à des prix exorbitants. Les œufs, qui se vendaient jusqu'à 45 sous pièce il y a quelques jours, sont descendus à 3 ou 4 sous. Le beurre arrive en quantités énormes ; le fromage de Brie, les salaisons, les pommes de terre ne sont plus rares. La mortalité diminue sensiblement, car nous ne voyons plus autant passer de convois mortuaires que ces jours derniers. Nous sommes passés en revue par l'intendant. Le capitaine **LAJOLAIS**, que par suite de suspension de tout service, nous n'avons pas vu depuis quelque temps, assiste à cette revue. On apprend que les lettres, qui jusqu'à présent devaient être expédiées *ouvertes*, probablement afin de permettre à l'autorité prussienne d'en prendre connaissance, peuvent être maintenant envoyées cachetées. Le bruit du canon, auquel on n'était plus habitué, se fait de nouveau entendre ce soir ; beaucoup se demandent déjà ce que cela signifie et sont tout prêts à s'en alarmer, mais on nous apprend que ce sont les Prussiens qui essayent les pièces des forts.

19 février. — On demande des travailleurs pour démolir les barricades construites pour la défense intérieure de Paris. Quelques-uns des nôtres s'enrôlent et sont payés deux sous par heure. Je reçois aujourd'hui quatre lettres envoyées de Villiers dans le courant de novembre. Allons ! Allons ! elles

ont mis le temps à arriver à destination. A l'exemple, de beaucoup de nos camarades, j'ai bien envie d'aller faire un tour au pays, mais nous sommes ici prisonniers de guerre, et l'on menace ceux qui sortiront Paris de les incorporer dans la ligne. Ma foi, je reste encore.

22 février. — Grâce au ravitaillement de mon frère et à la facilité relative de se procurer maintenant ce dont on a besoin, le temps dur est passé et nous vivons assez bien. Tout diminue de plus en plus. Les harengs qui, il y a une douzaine de jours, se vendaient encore six et huit sous pièce, ne valent plus que un ou deux sous. On a maintenant du bœuf à douze sous la livre dans les bas morceaux. Il n'y a que le bois qui, à cause de sa rareté, se maintient toujours assez cher ; nous le payons encore sept centimes la livre, et notez que le marchand a bien soin de le mouiller d'avance, afin de lui donner du poids.

26 février. — Malgré la recommandation de ne pas quitter Paris, chaque jour voit partir quelques-uns de mes camarades. Le mal du pays m'attrape aussi quelquefois, mais toutes les personnes à qui je confie cela me conseillent de prendre patience, et d'attendre encore quelques jours, que le licenciement ne peut tarder beaucoup. Attendons.
Soir. — J'apprends la conclusion d'un nouvel armistice de quinze jours ! Décidément, nous n'en sortirons pas.

27 février. — L'armistice devait prendre fin hier, à minuit. Tous les habitants de notre rue (comme tous les Parisiens, du reste) s'attendaient à l'entrée des Prussiens dans Paris pour cette heure-là, et se figuraient tout bonnement qu'ils allaient mettre la capitale au pillage ; aussi, bien peu d'entre eux s'étaient-ils couchés. A minuit sonnant, nous sommes réveillés par les clairons jetant dans la nuit leurs notes les plus vibrantes ; les tambours battent la générale ; toutes les cloches sonnent le tocsin, et les femmes, se mettant de la partie, font entendre un concert de cris sans exemple, frappent à toutes les portes, forcent les hommes à s'éveiller et à descendre en armes sur la voie publique. Ceux, en bien petit nombre, il est vrai, qui font les sourds et dont les portes restent closes sont traités de *fainéants*, de *lâches* voulant laisser égorger la ville endormie ! Et l'on recommence le tapage jusqu'à ce qu'enfin, cédant aux sommations et aux menaces d'enfoncer la porte, ils se décident à ouvrir et à descendre comme les autres. Jamais je n'ai entendu un pareil vacarme ! Jamais je n'ai été témoin de pareilles scènes de confusion ! Enfin, vers deux ou trois heures du matin, ne voyant rien d'extraordinaire se produire, la surexcitation se calme peu à peu ; chacun rentre chez soi, et, le besoin de dormir aidant, la ville a bientôt repris son aspect accoutumé.

2 mars. — Le régiment quitte les baraques et part pour le Champ-de-Mars ; il est campé sous la tente, avenue Duquesne.

5 mars. — Appel à onze heures et dénombrement de tous les hommes présents. Le commandant fait former le cercle et annonce qu'à partir d'aujourd'hui le régiment de mobiles de Seine-et-Marne est licencié. Tenant à ramener le bataillon en colonne jusqu'à Meaux, le commandant invite tous les hommes présents à se trouver le lendemain, à cinq heures, à la gare de l'Est, d'où aura lieu le départ.

6 mars. — Ayant été ce matin, **Olivier MERLIN** et moi, quelque peu retenus chez des personnes à qui nous allions faire nos adieux, nous apprenons en arrivant que le bataillon vient de partir et qu'il a peut-être une demi-heure ou trois quarts d'heure d'avance sur nous. Essayer de le rattraper n'est pas chose facile ; aussi ne nous arrêtons-nous qu'un instant à cette idée, et, nous rappelant à propos que le chemin de fer commençait à prendre des voyageurs, je propose à Olivier de profiter de cette

voie, la plus courte et la plus sûre, pour arriver même avant les camarades du bataillon à Meaux. Il accepte et nous partons ; mais les trains ne venant pas encore jusqu'à Paris et la dernière station desservie étant celle de Pantin, il fallait donc avant tout gagner à pied cette localité. Arrivés à la barrière, les gardes nationaux nous crient : « Halte ! on ne passe pas! » Nous expliquons que nous sommes égarés et que nous cherchons à rattraper le bataillon ; mais ces messieurs les gardes refusent tout net de nous laisser passer. Nous insistons et ils finissent par se laisser fléchir. Nous sortons enfin ; mais, aux dernières lignes, ce sont les gendarmes qui nous barrent la route. Nouveaux pourparlers, nouvelles explications, nouveau refus de nous laisser partir, et, finalement, sortie. Nous pensions être sauvés ; ah bien oui ! ce sont maintenant les Prussiens qui nous attrapent et qui, après mille et mille questions, finissent à nous conduire eux-mêmes et sous bonne escorte à la gare. Là, c'est bien autre chose : nous sommes peut-être quatre ou cinq cents voyageurs attendant le départ, et il n'y a que quatre wagons disponibles. Malgré tous nos efforts, impossible de s'y placer. Qui se trouvait désappointé ? c'était nous. Aussi, changeant d'idée et résolus à faire le chemin à pied, nous nous glissons dans la foule et parvenons à sortir sans être inquiétés. Nous nous mettons en route aussitôt, et, arrivés tout près de Chelles sans encombre, nous rencontrons là quelques camarades de la compagnie, ainsi que trois ou quatre d'autres régiments licenciés comme nous.

Nous entrons tous ensemble dans le village regorgeant de soldats saxons. A notre vue, tous accourent aux fenêtres, et nous devons passer, silencieux et la rage au cœur, sous les grossiers lazzis de cette soldatesque avinée, poussant la raillerie jusqu'à suspendre au-dessus de nos têtes des chiffons de papier, accrochés à leurs fusils en guise d'oriflammes, et criant de toutes leurs forces :

« Hurrah ! hurrah !» Ah ! qu'il est facile d'insulter un vaincu, et comme le caractère allemand donne bien là tout entière la mesure de sa vaillance !... Nous marchons calmes et dignes, tenant ainsi tête à l'orage. A la sortie du village, le poste nous arrête ; mais, de meilleure composition que leurs camarades, ceux-ci nous parlent français, nous offrent des cigares, nous invitent à boire et se disent heureux que la guerre terminée leur permette aussi de rentrer au pays. Bref, nous partons sans nouvel incident. A Brou, à Pomponne, également encombrés d'Allemands, le passage est à peu près le même, mais personne ne nous arrête. Il n'en est pas de même à l'entrée de Lagny ; la sentinelle postée là nous crie : « *Papir !* » Je tire ma carte de mobile et la lui montre ; mais n'y comprenant rien et prenant cela pour une moquerie, le soldat me repousse, furieux. Il finit cependant par nous faire comprendre qu'il nous faut un laissez-passer et nous indique la maison du commandant de place qui peut le délivrer. Nous nous y rendons, mais « le général est sorti, nous dit-on, revenez dans deux heures. » Pendant ce temps, nous nous informons pourquoi l'on exige cette formalité, et l'on nous apprend que des mobiles ayant insulté la veille des soldats prussiens dans la ville, aucun Français en uniforme ne peut la traverser sans l'autorisation du commandant de place. Maudite formalité ! je sais que ma femme doit être aujourd'hui à Lagny, et qu'elle a cheval et voiture pour nous ramener, et impossible de passer, impossible de lui faire dire que nous sommes là, si près, et qu'elle nous attende un peu. Je retourne à la place : personne ! Olivier finit par se procurer un pantalon et une blouse, et passe le pont sans difficulté. Pendant ce temps, je maugréais, et la nuit arrivait. Je vais pour la troisième fois chez le commandant et j'obtiens enfin le fameux *papir* m'octroyant une heure pour traverser la ville. Je cours à l'auberge où je sais que ma femme est descendue ; il est trop tard : depuis un quart d'heure elle est partie ! Je retrouve Olivier et nous nous mettons en route à notre tour. Il est maintenant tout à fait nuit. Heureusement pour nous, un de nos camarades, **PINART**, de Quincy, rencontre son père revenant en voiture ; nous y montons tous, et, les quittant à Couilly, nous arrivons enfin, Olivier et moi, à dix heures du soir à Villiers.

Ainsi se terminait ce voyage si accidenté, triste épilogue de ces six mois de siège mémorable que nous venions de traverser.

Quant à nos camarades revenant avec le bataillon, ils avaient quitté celui-ci à Claye, et, venant traverser la Marne en bateau à Trilbardou, étaient rentrés au pays quelques heures avant nous.

Classé par la Commission du Ministère de la guerre le deuxième des régiments de la Garde mobile engagés contre l'ennemi dans toutes les armées de la France, le régiment de Seine-et-Marne méritait bien qu'on lui témoignât quelque intérêt, et que les moindres péripéties du drame auquel il a pris une part si active fussent mises en pleine lumière. J'ai fait ici tout ce qui était en mon pouvoir. Puissent ces quelques pages, ami lecteur, en rappelant des souvenirs déjà en partie oubliés peut-être, vous avoir intéressé.

RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES

L'Almanach historique de Seine-et-Marne et du Diocèse de Meaux (année 1872) termine ainsi un article nécrologique sur **Louis MEUNIER,** mon brave et excellent ami, si cruellement frappé à mes côtés dans la journée du 30 novembre, et dont j'avais ensuite complètement perdu la trace :
« Transporté à l'Hôtel-Dieu, sa pauvre mère, veuve depuis deux ans, vint l'y visiter et les adieux furent déchirants ! Le 12 décembre il expirait, fier de donner sa vie pour sa patrie, mais songeant à sa malheureuse mère désolée.
» Déposé provisoirement au cimetière du Père-Lachaise, le corps de Louis Meunier fut accompagné par trois cents de ses compagnons d'armes. Le 5 juillet 1871 on le ramena à Quincy, dans un caveau de famille. De nombreux amis de Paris suivirent encore le funèbre cortège et assistèrent à la cérémonie religieuse, présidée par M. l'abbé **BOITEL**, curé de Crisenoy, originaire de Quincy, et protecteur du défunt.
» On peut dire à juste titre que Meunier est regretté de tous.
Nous pourrions rapporter ici des témoignages nombreux de l'affection qu'il avait inspirée à ses chefs. Son capitaine, son lieutenant écrivirent à Madame Meunier mère au moment du service funèbre. La dernière lettre mérite d'être rapportée textuellement ; l'auteur nous pardonnera cette petite indiscrétion. »

Paris, le 6 juillet 1871.

« Madame,

» Absent en ce moment de La Chapelle, je reçois à l'instant seulement la lettre par laquelle vous m'invitez à assister aux obsèques de celui qui laissera d'éternels regrets parmi ses compagnons d'armes. Je suis vivement peiné de n'avoir pu en prendre connaissance plus tôt : j'aurais été heureux de venir donner le salut d'adieu aux restes mortels de ce brave camarade, qui a contribué à payer la dette d'honneur du canton de Crécy. Je m'associe bien profondément à votre tristesse, Madame, et ce deuil est pour moi un véritable deuil de cœur. Votre fils était un de ces jeunes gens d'élite qui savent unir à une intelligence développée par le travail un cœur orné de sentiments généreux, il avait su se concilier également l'estime de ses camarades et les sympathies de ses chefs. Votre douleur maternelle doit se trouver tempérée par la noble fierté que vous êtes en droit d'éprouver à la pensée qu'il est tombé au premier rang, en donnant l'exemple du patriotisme militant, le plus sacré

de tous. Dieu réserve une belle place dans la patrie céleste à ceux qui succombent en combattant sous sa garde pour la cause de la patrie d'ici-bas. Puissé-je y retrouver un jour celui qui a été un de mes meilleurs soldats et dont la mémoire sera constamment présente à mon esprit. Il nous lègue, avec de glorieux souvenirs, le soin de venger sa mort et celle de tant d'autres braves. Nous le ferons bientôt en prenant en tout et pour tout ce cri de ralliement : « Sous l'étoile de l'honneur ! »
» Recevez, je vous prie, Madame, avec l'expression de ma considération distinguée, l'assurance de la part profonde que je prends à votre douleur, qui est aussi la mienne.

« R. DE MOUSTIER,
« Lieutenant au deuxième bataillon des
Mobiles de Seine-et-Marne. »

ORDRE

du commandant Testard, au deuxième bataillon de Mobiles de Seine-et-Marne, publié la veille du départ de Paris.

Au moment où nous allons rentrer dans nos foyers, le commandant est heureux de pouvoir témoigner à tous sa satisfaction.
La bonne volonté dont chacun a fait preuve dès le début n'a pas failli un seul instant, malgré les dures épreuves que nous avons eu à supporter.
Le bataillon de Meaux a assisté à presque tous les combats qui ont eu lieu sous Paris.
A Bry, à Champigny, à Drancy, à Avron comme à Buzenval, les Enfants de la Brie ont prouvé largement ce que l'on pouvait attendre de leur courage et de leur dévouement.
Tous avaient fait le sacrifice de leur existence pour délivrer le sol de la patrie et ont accompli leur devoir avec un grand désintéressement.
Le commandant regrette de n'avoir pu obtenir de récompenses que pour un petit nombre ; parmi eux, il aurait été surtout heureux de voir figurer les noms de :
M. le capitaine **VIEL** qui, à Petit-Bry, a enlevé d'une manière brillante toute sa compagnie ;
M. le capitaine **LOUVRIER de LAJOLAIS** qui, après l'affaire de Buzenval, où il s'était montré si vigoureux, a passé la nuit dans le parc avec sa compagnie, et n'en est sorti qu'un des derniers ;
MM. les lieutenants **de MOUSTIER** et **FORTIER**, dont l'énergie a été si remarquée, surtout à l'affaire de Petit-Bry ;
M. le docteur **SOLLY**, dont le dévouement ne s'est pas démenti un seul instant ;
Le sergent-major **LECOMTE** ;
Les sergents **NARRET, MAILLARD** et **MARIN** et tant d'autres, qui ont su se faire apprécier par leur sang-froid et leur exemple.

Aujourd'hui que la lutte est terminée, que chacun reporte dans son village comme citoyen les qualités qui, comme soldat, lui ont valu l'estime et l'affection de ses chefs.

Paris, 4 mars 1871.

Le journal d'un mobile de Seine-et-Marne à la défense de Paris, 1870-1871 (compagnie du canton de Crécy) – Auteur : Grenier, Alphonse (mis en ordre par son frère Jules) – Editeur : Meaux – A. Le Blondel, libraire-éditeur – Imp. : Cochet - 1874 – Contributeur, Grenier Jules (1817-1883). Editeur scientifique – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – saisie 2024

APPENDICE

———

38e régiment de Garde-Mobile (Seine-et-Marne) 2e Bataillon, 2e compagnie.

M. **LOUVRIER DE LAJOLAIS,** capitaine.

1re Section : M. **RENAUD DE MOUSTIER**, sous-lieutenant.
Fourrier, **MONGROLLE**.
Sergents, **LECOCQ** et **LECOMTE**.

2e Section : M. **PINART**, lieutenant.
Sergent-major, **VIOLET**.
Sergents, **BERGER** et **LATIZEAU**.
Clairon, **GIRARD**.
Tambour, **GRENIER**.

N. B. — Il faut noter que M. le lieutenant **PINARD**, ayant été nommé capitaine adjudant-major, fut remplacé par M. **DUPETIT**, de La Ferté-sous-Jouarre, et qu'en décembre 1870, celui-ci ayant été promu capitaine dans une autre compagnie, M. **RENAUD de MOUSTIER** passa lieutenant ; M. **VIOLET**, sous-lieutenant, et se trouva remplacé comme sergent-major par M. **LECOMTE**, de Saint-Martin-Ies-Voulangis.

LECOCQ : Sergent.

Première escouade.

HAPPERT, caporal.

1 **DARCHE** (**Jérôme**).
2 **BERTAUT** (**Théophile**).
3 **LEGENRE** (**Germain**).
4 **DELAÎTRE** (**Honoré**).
5 **RAOULT** (**Alphonse**).
6 **SIMON (Pierre).**
7 **LEROUX (Isidore).**
8 **HUSSON (Armand).**
9 **BILLARD (Alexandre).**
10 **BUVRON (Théophile).**
11 **NOEL (Alexandre).**
12 **DUCHESNE (Victor).**
13 **BICHOT (Vincent).**
14 **MESSAGER (Désiré).**
15 **BERTEAUX (Eugène).**
16 **ROYER (Baptiste).**
17 **GALLOIS (Jules).**
18 **REMY (Amenth).**
19 **COQUILLON** (**Alfred**).
20 **FARANT (Alexandre).**

Deuxième escouade.

CHARPENTIER, caporal.

21 **BAUDOIN (Etienne).**
22 **GONTIER (François).**

23 **GOSSET (Amédée)**
24 **HÉRAULT (Amédée).**
25 **RAOULT (Alexandre).**
26 **CHOBERT (Adolphe).**
27 **OUDART (Achille).**
28 **LAURENT (Emile).**
29 **RENOUX (Joachim).**
30 **GIBERT (Charles).**
31 **DESHAYES (Joseph).**
32 **BERTEL (Eugène).**
33 **MARLIN (Olivier).**
34 **VALLÉE (Louis).**
35 **DUVIVIER (Auguste).**
36 **FRÈRE (Denis).**
37 **GUYOT (Théophile).**
38 **RENAUD (Léon).**
39 **HÉRISSÉ (Denis).**
40 **BIZET (François).**

LECOMTE : Sergent.

Troisième escouade.

MARTIN, caporal.

41 **GRENOUILLE (Victor).**
42 **ROYÉ (Louis).**
43 **RICHARD (Louis).**
44 **GIRAUD (Louis).**
45 **LEROUX (Jean).**
46 **PICART (Victor).**
47 **CHATEAUX (Eugène).**
48 **HUSSON (Ernest).**
49 **BERTEAUX (Jules).**
50 **THIERRY (Alphonse).**
51 **VAUDESCAL (Arthur).**
52 **BERT (Henri).**
53 **LEJEUNE (Firmin).**
54 **BLAISE (Anatole).**
55 **FORTIN** (**Eugène**).
56 **BÉGUIN (Emile).**
57 **DUCHESNE (Louis)**.
58 **DEPEUIL (Louis).**

Quatrième escouade.

BUVRON, caporal.

59 **PAULÉ (Désiré).**
60 **VIGNIER (Louis).**
61 **MAIRE (Victor).**
62 **DARCHE (Paul).**
63 **BALLÉ (Pierre).**
64 **DREVAULT (Louis).**
65 **GUYON (Pierre).**
66 **CAÏN (Honoré).**
67 **PINARD (Désiré).**
68 **BLUTEL (Joseph).**
69 **NICOLAS (Victor).**
70 **DEUIL (Louis).**
71 **THIÉNOT (Louis).**
72 **DELAGARDE (Alfred).**
73 **HABERT (Alexandre).**
74 **LEJEUNE (Eugène).**
75 **TRIBOUT (Frédéric).**
76 **RAIN (Henri).**
77 **PINARD (Louis).**
78 **FONTAINE** (**Etienne**).

BERGER : Sergent.

Le journal d'un mobile de Seine-et-Marne à la défense de Paris, 1870-1871 (compagnie du canton de Crécy) – Auteur : Grenier, Alphonse (mis en ordre par son frère Jules) – Editeur : Meaux – A. Le Blondel, libraire-éditeur – Imp. : Cochet - 1874 – Contributeur, Grenier Jules (1817-1883). Editeur scientifique – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – saisie 2024

Cinquième escouade.

LEGENDRE, caporal.

79 **ANCELIN (Zéphirin).**
80 **RAHIR (Simon).**
81 **LAPERSONNE (Alexandre).**
82 **MÉA (Jean).**
83 **MESSAGER (Louis).**
84 **POTTIER (Albert).**
85 **COTTIN (Cyrille).**
86 **DEGALLE (Alexandre).**
87 **BÉROT (Louis).**
88 **JOSSELIN (Victor)**.
89 **BARILLON (Victor).**
90 **BARDOT (Désiré).**
91 **VAUDESCAL (Charles).**
92 **ROCHE (Auguste).**
93 **MOREL (François).**
94 **ROSSIGNOL (Eugène).**
95 **DURU (Alphonse).**
96 **CORDOIN (Médard).**
97 **PARPAIX (Alexandre).**
98 **PRUDHOMME (Emile).**

Sixième escouade.

NANTIER, caporal.

99 **PACHAUT (Arsène).**
100 **THIÉNOT (Eugène).**
101 **GIBERT (Théophile).**
102 **CADEL (Théophile).**
103 **GAUCHER (Théodore).**
104 **VAUTRIN (Louis).**
105 **BÉGAT (Joseph).**
106 **CLÉMENT (Charles).**
107 **DELAPORTE (Félix).**
108 **ABIT (Louis).**
109 **COURTANT (Augustin).**
110 **LEVASSEUR (Jean).**
111 **CALLOU (Louis).**
112 **DUVAL (Duval).**
113 **CORVISIER (Charles).**
114 **MARLIN (Albert).**
115 **GIBERT (Léopold).**
116 **MEIGNAN (Eugène).**
117 **TRUCHET (François).**
118 **BOURDIER (Hippolyte).**

LATIZEAU : Sergent.

Septième escouade.

ROBERT, caporal.

119 **NOËL (Auguste).**
120 **MEIGNAN (Jules).**
121 **TIRION (Eugène).**
122 **SANSON (Etienne).**
123 **FLEUREAU (Albert).**
124 **POTTIER (Ernest).**
125 **MAILLARD (Etienne).**
126 **BÉCHERET (Auguste).**
127 **BLUTEL (Paul).**
128 **THUILLIER (Vincent).**
129 **ISAMBERT (Palmyre).**
130 **VÉRAIT (Alexandre).**
131 **DESHAYES (Adolphe).**
132 **BALLÉ (Edouard).**
133 **HUSSON (Chloé).**
134 **RAOULT (Pierre).**
135 **GALISSANT (Louis).**
136 **QUINET (Arsène).**
137 **HOUËT (Pierre).**
138 **ROUSSEAU (Félix).**

Le journal d'un mobile de Seine-et-Marne à la défense de Paris, 1870-1871 (compagnie du canton de Crécy) – Auteur : Grenier, Alphonse (mis en ordre par son frère Jules) – Editeur : Meaux – A. Le Blondel, libraire-éditeur – Imp. : Cochet - 1874 – Contributeur, Grenier Jules (1817-1883). Editeur scientifique – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – saisie 2024

Huitième escouade.

VAUDESCAL, caporal.

139 **BLAISE (Prudent).**
140 **RENVOYÉ (Louis).**
141 **GERVAIS (Paul).**
142 **MOULIN (François).**
143 **RAOULT (Louis).**
144 **TOLITE (Louis).**
145 **PLAISANT (Irénée).**
146 **CAPILLON (Albert).**
147 **PARPAIX (Jules).**
148 **MONMARTRE (Jules).**
149 **LAURIN (Alexandre).**
150 **MARTIN (Amable).**
151 **LEBEL (Alphonse).**
152 **DUVAL (Clément).**
153 **RODIANT (Pierre).**
154 **CARTIER (Alphonse).**

APPENDICE N. 2.

Etat nominatif des hommes tués, blessés ou disparus.

Affaire du 30 novembre 1870 (Petit-Bry).

1 Testard (Louis), garde-mobile, blessé au bras, numéro matricule 1939.
2 Cottin (Cyrille), garde- mobile, plusieurs blessures aux genoux (mort), numéro matricule 1946.
3 Levasseur (Jean), garde-mobile, blessé aux reins, numéro matricule 232.
4 Gibert (Léopold), garde-mobile, porté comme disparu (blessé aux épaules), numéro matricule 1927.
5 Meunier (Louis), garde-mobile, blessé à l'épaule (mort), numéro matricule 193.
6 Pottier (Ernest), garde mobile, blessé à la tête, numéro matricule 1983.
7 Bécheret (Louis), garde-mobile, blessé au bras, numéro matricule 923.
8 Nantier (Alfred), caporal, blessé aux genoux, numéro matricule 684.
9 Quinet (Arsène), garde-mobile, blessé à la main, numéro matricule 1066.
10 Courtant (Augustin), garde-mobile, tué à l'ennemi, numéro matricule 677.

Affaire du 19 janvier 1871 (au plateau de Garches).

11 Robert (Louis), caporal, blessé à la main (un doigt coupé), (mort), numéro matricule 661.
12 Poyer (Louis), garde-mobile, blessé à la poitrine, numéro matricule 1051.
13 Lorion (Alexandre), garde-mobile, blessé à la tête, numéro matricule 224.
14 Leroux (Jean), garde-mobile, blessé au bras, numéro matricule 455.
15 Raoult (Alphonse), garde-mobile, blessé à la cuisse, numéro matricule 226.
16 Legendre (Eugène), garde-mobile, blessé à la main, numéro matricule 1984.
17 Messager (Louis), garde-mobile, blessé au genou, numéro matricule 688.
18 Deshayes (Adolphe), garde-mobile, disparu (mort), numéro matricule 1075.
19 Blaise (Anatole), garde-mobile, porté comme disparu (revenu), numéro matricule 453.
20 Simon (Pierre), garde-mobile, disparu (prisonnier), numéro matricule 1061.

Le journal d'un mobile de Seine-et-Marne à la défense de Paris, 1870-1871 (compagnie du canton de Crécy) – Auteur : Grenier, Alphonse (mis en ordre par son frère Jules) – Editeur : Meaux – A. Le Blondel, libraire-éditeur – Imp. : Cochet - 1874 – Contributeur, Grenier Jules (1817-1883). Editeur scientifique – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – saisie 2024

APPENDICE N. 3.

———————

Récompenses accordées.

RENAUD DE MOUSTIER, lieutenant, décoré de la Légion d'honneur.

NANTIER, caporal, décoré de la médaille militaire.

PAUL HENNE, aide-major, décoré de la Légion d'honneur.

(A l'école de Strasbourg, lors de la formation des cadres de la garde-mobile, **Paul HENNE** s'est distingué par son courageux dévouement à soigner les sous le feu ennemi, pendant le bombardement de cette malheureuse cité).

****

Ancestrami